

N° 32. 2^e Année.

REDACTION, ADMINISTRATION, ANNONCES
10, Rue Saint-Joseph, PARIS
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET CONCOURS
10, Rue Saint-Joseph, PARIS
(On s'abonne dans tous les bureaux de poste.)

PRIX : 10 CENT.

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

Terrible Vengeance de Femme

HEBDOMADAIRE



Une femme qui, depuis plusieurs années, poursuit un homme de sa vengeance, vient encore de se livrer à une tentative de meurtre. Déjà, il y a trois ans, elle avait tenté de tuer celui qui est l'objet de sa haine, un ancien ministre qui fut son
(Lire la suite page 2.)

VOIR A L'INTÉRIEUR NOTRE SUPERBE PAGE EN COULEURS

Voir notre douzième page en couleurs : EXÉCUTION DU PARRICIDE DUCHEMIN

Un Drame de la Jalousie



Un menuisier, habitant près du Mans, avait fêté en famille le baptême de son dernier né. Le lendemain, en prenant l'enfant, la mère dit au mari, en plaisantant : « Tu auras beau faire ; je t'ai trompé tout de même. Elle n'avait pas achevé que, saisissant un couteau, le menuisier lui ouvrait la gorge de deux coups de son arme, la tuant net. Puis il essaya de se tuer en se plongeant le couteau dans la poitrine. Il ne fit que se blesser.

Terrible vengeance de femme

(Suite).

ami. Elle a maintenant tourné sa rancune contre celle qui lui succéda dans l'affection de son amant.

Sans doute a-t-elle prémédité l'acte qui vient de la faire incarcérer. Car elle habitait, depuis six semaines, un appartement d'un hôtel du Vésinet ; sa rivale demeurait non loin de là et il est probable que la coupable guettait l'occasion favorable.

Il était, sept heures et demie du soir. La nouvelle amie de l'ancien ministre, accompagnée d'une dame d'un certain âge, son ancienne nourrice, passait devant un flot de verdure situé à l'intersection de la route de Croissy et de l'avenue de l'Isly.

A ce moment deux détonations éclatèrent. La nourrice, atteinte très grièvement, chancela. Du bosquet, tandis que la jeune femme cria son effroi, une autre femme sort, tenant un revolver fumant à la main, et se dirigeant sur elle, sans mot dire, à deux mètres de distance, fait feu à plusieurs reprises, puis voyant s'affaïsser sa victime, s'en va tranquillement.

Attirés par le bruit, des voisins s'empressèrent de porter secours aux blessées, les transportèrent à leur domicile.

Pendant ce temps, son crime froidement accompli, la meurtrière rentra directement chez elle, et appelant la patronne de l'hôtel, elle lui dit :

— Je viens de tuer deux femmes, aidez-moi à faire mes malles, il faut que je parte pour Paris.

Elle était, en effet, occupée à boucler ses bagages quand les gendarmes vinrent l'arrêter. Le lendemain matin, elle fut transférée à la prison de Versailles.

Celle qu'elle a voulu tuer a eu la jambe traversée par une balle ; bien plus grave était la blessure de l'ancienne nourrice qui l'accompagnait. Cette dernière avait été frappée à la cuisse gauche par une balle qui était venue se loger dans le bas-ventre, perforant les intestins.

Quand la coupable apprit l'état grave des blessées, elle s'en montra fort attristée et conclut en disant :

— J'ai tiré avec des balles du calibre de huit millimètres ; je n'en voulais point à la grosse dame qui accompagnait ma rivale. On me dit que cette personne est mortellement blessée. Je le regrette. Mais, tant pis, ce qui est fait est fait... et j'accepte l'entière responsabilité de mon acte.

Une Fillette vendue par son père

Un fait inqualifiable vient de se produire à Bessines, près Bellac, où il a soulevé l'indignation générale.

Afin de se débarrasser de sa fillette, âgée de six ans, un journalier de cette localité, Jean Pinaud, l'a vendue à des bohémiens ; la cession a été faite régulièrement, si on peut appliquer cette expression à un acte illégal et barbare, c'est-à-dire que, par une lettre dûment signée, le père dénaturé a abandonné en toute propriété son enfant, à Jean Miodet, dompteur ; Mercier, marchand ambulancier, et Françoise Anne, 36 ans, van-nière ambulante.

Exécution capitale à Paris

(Suite)

vard Ménilmontant, vient d'expier son forfait.

Le misérable, toujours à court d'argent, demandait constamment à sa pauvre mère les subsides nécessaires à ses dépenses exagérées.

Le matin du 16 août, il alla la trouver dans l'appartement dont elle avait la garde. A nouveau il lui réclama une somme importante ; sur le refus de la vieille femme, il l'étrangla ; puis, comme le corps avait encore quelques soubresauts, il lui trancha la gorge. L'assassin fit preuve d'un cynisme odieux. Il alla même jusqu'à déclarer qu'il n'avait jamais fait de meilleur repas que celui qui suivit son crime.

L'exécution, que nul ne prévoyait si proche, eut lieu à l'aube. La guillotine avait été dressée sur le trottoir de droite du boulevard Arago, contre le mur de la prison de la Santé.

Duchemin apprit avec stupeur que le moment fatal était arrivé. La veille encore, il avait joué tranquillement aux cartes avec ses gardiens.

Quand il sortit du fourgon dans lequel il avait fait les 160 mètres qui séparent la porte de la Santé du lieu de l'exécution, une foule assez dense se pressait derrière les barreaux.

Arrivé devant l'échafaud, le criminel, qui, selon le cérémonial en usage pour les parricides était pieds nus, en chemise, la tête couverte d'un voile noir, dut entendre, debout au pied de la guillotine la lecture de l'arrêt qui le condamnait.

A peine les derniers mots de cet arrêt étaient-ils prononcés par l'huissier audencier que le condamné était poussé sur la planchette, et le couteau tombait.

Ces derniers ont poussé même le cynisme jusqu'à aller trouver le maire de la commune, pour lui demander de contresigner l'acte de donation. Inutile d'ajouter que l'honorable magistrat les éconduisit avec indignation ; mais les bohémiens ne s'emparèrent pas moins de la malheureuse fillette et l'emmenèrent avec eux.

Fort heureusement, un oncle de la pauvre enfant, mis au courant de l'acte abominable que venait de commettre son beau-frère, en a avisé immédiatement les gendarmes qui se sont lancés à la poursuite des nomades ; ils ont été assez heureux pour les rejoindre et leur ont enlevé la fillette qui a été remise à son oncle.

Histoire d'un procès-verbal

Dans une ville d'eau alpestre et française, — nous ne voulons pas la nommer, — un jeune ingénieur, nouveau marié et des plus honorables, se promenait dans la solitude des bois, avec sa femme qu'il tenait par la taille. Survient le garde champêtre :

« Je vous dresse procès-verbal. — Ah bah ! Et pourquoi ? — Il y a des meurs ici et vous tenez madame d'une façon inconvenante.

— Parce que je la tiens par la taille ? — Parfaitement. Suivez-moi chez moi. »

Chez lui, le garde champêtre s'adoucit tellement qu'il offre un petit verre de kirsch au soi-disant délinquant.

L'ODYSSÉE D'UNE AVENTURIÈRE

Amy Bock, la plus connue des aventurières australiennes, avait à peine quitté la prison de Sidney, que les autorités néo-zélandaises avaient perdu sa trace. Une famille riche de Dunedin avait trouvé, par contre, une domestique exemplaire. Au bout de six mois ou un an, ces heureux gens s'en furent en avance, laissant la maison sous la garde de cette perle incomparable. Amy avait enfin rencontré l'occasion qu'elle épiait. La maison fut vite rasée. Deux jours plus tard, un jeune homme fort bien mis devenait l'hôte d'une pension de famille confortable sous le nom de Percy Redwood.

Percy Redwood était grand pêcheur de poissons, et fort bon pianiste aussi ; le temps qu'il ne passait pas au piano, il se promenait, ligne en main, sur les rochers de la côte. Un jour, il laissa glisser son portefeuille bourré de billets hors de sa poche ; toute une fortune fit le plongeon en mer. Comment la repêcher ? Il s'adresse à un scaphandrier ; mais celui-ci veut 1.000 francs comptant. Que faire ? Il compte sa mésaventure aux autres hôtes de sa pension ; une vieille fille se laisse attendre ; elle lui confie ses économies de dix ans ; et le lendemain, Percy Redwood a disparu.

Il n'était pas allé loin. Sans même changer de nom, il battait la campagne, en quête d'une autre victime. Il venait d'Auckland, disait-il, forcé par sa santé à chercher un climat moins humide. Bientôt il se fit inviter par une famille de squatters ; il conta fleurette à la fille de la maison, et ses talents de pianiste aidant, lui plut, la demanda en mariage, fut agréé, et le jour de la cérémonie fut fixé. Chaque semaine, les fiançés allaient en voiture à Dunedin ;

là, tandis que la belle visitait les modistes, l'élégant jeune homme était surtout attiré par les bijoutiers ; il leur achetait comptant d'autant moins qu'il trouvait toujours de bonnes raisons pour payer plus tard.

Mme Redwood mère avait promis d'assister au mariage de son fils ; la future belle-mère reçut même une lettre d'elle, en date d'Auckland, où elle exprimait l'intention de donner au jeune ménage un chèque de cinquante mille francs pour s'installer. Le secrétaire du Service des eaux d'Auckland, mourant sur ces entrefaites, les directeurs écrivirent à Percy pour lui offrir cette position avec cent cinquante francs d'appointements par semaine. Percy montra la lettre à sa fiancée et à toute la famille.

On fut donc tout à fait désolé en apprenant que Mme Redwood ne pourrait pas assister au mariage ; une indisposition soudaine s'y opposait. La cérémonie eut lieu néanmoins ; mais certains membres de la famille, hantés d'absurdes soupçons, étaient allés aux informations et n'en étaient revenus que moins bien disposés. Pendant que les invités dansaient, ils tinrent conseil. Sans faire d'esclandre, on trouva moyen de prier Percy d'aller, pour quelques nuits encore, vivre seul à l'hôtel ; il fallait éclaircir certains doutes sur sa position financière.

— Comment donc ? fit Percy, mais je ferai tout ce que vous voudrez ! Le lendemain matin, l'hôtelier vient l'avertir qu'on le demande ; il se hâte, et aperçoit au bas de l'escalier une vieille connaissance : l'inspecteur de la Sûreté. « Vous êtes prise, Amy ! » lui dit-il. « Je le vois bien », répond l'aventurière, qui, de la meilleure grâce du monde, l'accompagna à la prison.

« Excellent, ce kirsch ! — Vraiment ! Je vous en vendrais bien un petit baril.

— Combien ? — Trente francs. — Eh bien ! j'accepte. — Allons, dit le garde champêtre, je vois que vous êtes un brave homme ; on ne vous fera pas de procès-verbal pour cette fois. »

Trois mois plus tard, l'ingénieur rentra chez lui et, n'y pensant plus, reçut le barillet de kirsch, qui valait bien son prix.

Un indigène guillotiné

M. Lapeyre, le bourreau d'Alger, vient de procéder à une nouvelle exécution.

L'indigène Chergui, coupable d'avoir assassiné un jeune fermier, François Dupont, a été décapité, en présence d'un millier de personnes.

Le criminel a appris avec terreur que l'heure était venue d'expier son crime. Il s'est débattu et il a fallu user de violence pour le ligoter.

Jusqu'au dernier moment, il a murmuré : « Je n'ai rien fait ; laissez-moi, monsieur. »

Après l'exécution, le corps a été recousu par les indigènes et enterré selon les rites de la religion musulmane.

Pour rendre féroce un chien de garde

Le chien, animal peu belliqueux, ne fait rien pour la paix des hommes. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais vingt pour cent au moins des disputes qui éclatent dans la rue se produisent à propos de chiens, entre propriétaires de chiens. Et l'on

voit assez souvent chez les juges de braves gens qui se sont battus ou injuriés pour leurs chiens.

Il est même des propriétaires de chiens qu'on insulte quand on insulte leur toutou aimé. L'espèce n'en est pas rare. Un petit procès qui vient d'être jugé à Paris nous a fait connaître l'un de ses représentants. Il s'était fâché parce qu'on avait dit un gros mot à son chien. Susceptibilité excessive, en somme. Il faut aimer les chiens qui sont de gentils animaux ; mais on ne doit jamais oublier que les injures les laissent tout à fait indifférents.

Il y a un moyen très simple pour rendre féroce un chien auquel on a confié la garde de sa maison :

C'est de laisser le jour le chien à l'attache, et le soir, après l'avoir lâché, de lui faire voir et sentir la soupe qui lui est destinée, de placer devant lui et de manière à ce qu'il la voie bien, la dite soupe sur une planchette fixée dans un mur, à une hauteur qu'il ne puisse pas franchir.

Le lendemain matin, avant de remettre la chaîne, vous descendez, devant lui, la soupe de la planche et vous la lui donnez à manger. Après six ou huit jours de cette manœuvre, le chien a compris que sa soupe passait la nuit sur la planche.

A partir de ce moment, tout étranger qui pénètre dans la maison ou qui rôde à l'entour pendant la nuit, est, pour lui, un voleur qui en veut à sa soupe, et il l'attaque avec une énergie telle qu'il est rare qu'on ne soit point obligé de renoncer à ce système avec des chiens de grande taille, parce qu'ils finiraient, à un moment donné, par étrangler quelqu'un.

CONCOURS N° 20 (8 séries)

CONCOURS DE PERSPICACITÉ

PREMIÈRE SÉRIE (Voir la notice page 41)



LISTE DES PRIX

1^{er} prix : CINQUANTE FRANCS EN ESPÈRES. — 2^e prix : bougeoir Louis XV en cuivre doré mat. — Du 31^e au 50^e prix : Une superbe boîte de coutellerie, renfermant 12 couteaux de table et un service à découper. — 3^e et 4^e prix : Une magnifique coupe en cristal, monture en métal argenté. — Du 5^e au 30^e prix : Un ravissant

50^e prix : Un sabre ouvre-lettres. — Du 51^e au 100^e prix : Un très joli sujet fantaisie, formant encrier. — Du 101^e au 150^e prix : Une belle épingle de cravate, argent contrôlé.



LA SEMAINE CRIMINELLE
dans le Centre et le Midi

LA BICYCLETTE MEURTRIÈRE. — Trois jeunes gens se promenaient à bicyclette à une vitesse folle quand, arrivé à hauteur de l'église, le jeune Aimé Gaudron, âgé de 19 ans, alla se heurter dans l'un des piliers de l'église. Aussitôt deux passants, les nommés Paul Délié et Berger Ernest, le ramassèrent et le transportèrent dans une maison voisine où ils lui prodiguèrent les premiers soins. Son état est très désespéré. **LUSSAULT.**



UNE MAUVAISE PLAISANTERIE. — Après leur déjeuner, ouvriers et ouvrières d'une maison d'industrie se reposaient. Trois jeunes gens eurent l'idée d'allumer des herbes sèches auprès d'une des ouvrières qui dormait. Le feu enveloppa bientôt la malheureuse femme qui, les sourcils et les cheveux brûlés s'éveilla, en proie à une telle frayeur que son état est au ourd'hui très grave. **POUSSAN.**



ENTRE BEAUX-FRÈRES. — Un jeune ouvrier avait pris l'habitude de se faire nourrir par son beau-frère. Ce dernier, lassé, lui fit comprendre qu'il devait travailler comme les autres. Le jeune paresseux mena alors son beau-frère et lui proposa de descendre dans la rue. A peine les deux hommes s'y trouvaient-ils, que le premier fit feu sur le second qui ne fut, par bonheur, que légèrement blessé. **SAINTE-ÉTIENNE.**



UN DRAME AU VILLAGE. — Au village de Roc'er, un ancien sous-officier de la légion étrangère qui prenait pension chez un cultivateur, était devenu l'amant de la femme de celui-ci. Le mari, trompé, surprit les amants. A coups de fusil, il brisa le cœur de son pensionnaire, puis il le frappa de nombreux coups de couteau. **LARGENTIÈRE.**

A LA CORRECTIONNELLE

DUPONT ET DURAND

Une jeune femme très élégante et très délurée prend délibérément place au banc des prévenus, non sans avoir jeté sur la salle un regard scrutateur, afin de s'assurer sans doute de l'effet produit sur le public par sa toilette légèrement tapageuse.

C'est Mme Hortensia Dupont. A ses côtés vient s'asseoir timidement un jeune homme blond, à la figure ouverte et intelligente, d'une mise simple, mais de bon goût. C'est M. Gustave Durand, architecte. Il n'est pas besoin d'ajouter que Mme Dupont et M. Durand sont prévenus, l'une d'adultère, l'autre de complicité de ce délit... M. Dupont, rentier, le moins heureux

LE CRIME DE L'OMNIBUS

PAR
FORTUNÉ DU BOISGOBEY

VIII* (suite).

— Tu la connaissais, sa sœur ?
— Je la voyais tous les soirs. Mais elle ne me répondait pas quand je lui parlais. En voilà une qui aurait gagné de l'argent si elle avait voulu poser. Mais non. Elle était sauvage comme une grive.

— Et quand elle s'en allait, elle prenait l'omnibus au boulevard Saint-Germain, pas vrai, papa ? demanda Binos.

— C'est bien possible, mais je n'en sais rien, et je n'ai jamais su où elle demeurait. Elle avait défendu à Pia de me le dire.

— Pas du tout. Pia ne le savait pas plus que toi.

— Comment va-t-elle, Pia ? demanda Freneuse, que ces bavardages n'intéressaient guère.

— Elle n'est pas malade, signor, mais elle est bien triste. Elle pleure du matin au soir, et elle ne mange rien.

— L'appétit lui reviendra, je l'espère, et la gaieté aussi. Je me charge de la guérir. Six heures de séance tous les jours, mon brave.

— Comment ! dans sa chambre ?
— Oui, père Lorenzo. Elle n'est pas grande, mais il y aura encore assez de place pour monter mon chevalet, et le jour doit y être meilleur que dans mon atelier.

— Seulement, mon vieux, je ne veux pas qu'on jase dans la maison. Pas un mot à tes locataires. Ils ne me verront pas, puisqu'ils sont toute la journée dehors.

— Capito, signor... C'est compris, monsieur Freneuse.

— Très bien... Alors, prends le chevalet sur ton dos ; Binos portera la toile... Moi, la boîte à couleurs... Pia va être joliment surprise de nous voir arriver, chargés comme des déménageurs...

— Oui... quand elle rentrera.
— Quoi ! elle est sortie ?
— Il n'y a pas cinq minutes. Et ça m'étonne que vous ne l'avez pas vue. Le fiacre où elle était a passé à côté du vôtre.

— Comment ! elle sort en fiacre, maintenant ! s'écria Binos. Après ça, je comprends qu'elle n'aime plus les omnibus.

— C'est singulier, dit Freneuse ; elle m'avait promis...

— Elle est partie avec une dame.
— Comment ! Elle n'était pas seule ?
— Non. La dame qui l'a emmenée est venue en voiture ; elle est restée là-haut à peu près trois quarts d'heure, et elle est descendue avec Pia ; elle avait gardé le fiacre, et elles sont montées dedans juste au moment où le vôtre tournait le coin de la rue.

— Alors, nous les avons croisées...
— Et je comprends pourquoi nous ne les avons pas vues. Les stores de leur sapin étaient baissés, dit Binos.

— C'est vrai... je me souviens, murmura Freneuse, pensif.

— Quelle tête avait la dame ? demanda le rapin en s'adressant au logeur. Était-ce une dame, d'abord ?... ou une peintresse qui aura eu vent que Pia n'avait rien à faire, et qui sera venue la chercher pour poser ?

— Elle a une robe de soie et un manteau de velours. Et ce n'est pas la première fois qu'elle vient.
— Alors, elle connaissait Pia ?
— Non, je ne crois pas. Un soir que la sœur était là-haut, cette femme est arrivée, et elle m'a demandé chez qui allait la personne qui venait d'entrer. Je lui ai répondu

que ça ne la regardait pas, et elle est partie en grognant. Mais, ce matin, elle savait bien ce qu'elle voulait, car elle m'a donné le nom de Pia Astrodi, et elle m'a dit qu'on l'attendait là-haut.

— Elle mentait évidemment. Pia n'attendait personne que moi, s'écria Freneuse.

— Ça, tu n'en peux pas répondre, dit Binos. La petite ne raconte pas ses affaires, et la preuve, c'est qu'elle ne t'a jamais parlé de Bianca. Et il est probable qu'elle ne voulait pas qu'on sût où elle allait, puisqu'elle a pris la précaution de baisser les stores du fiacre.

— Es-tu bien sûr que ce soit elle qui les ait baissés ? Ce brusque départ sent un peu l'enlèvement, et la dame en question m'est suspecte.

— Pia ne t'a rien dit en parlant ? ajouta Freneuse en s'adressant au logeur.

— Rien du tout, signor. C'est à peine si elle m'a regardé, répondit Lorenzo.

— Donc, elle va revenir, conclut Binos. Elle est dans ses meubles, et quand on est dans ses meubles, on ne déménage pas comme ça, au pied levé.

— Tu as raison. Montons chez elle. Nous l'attendrons, dit Freneuse en se précipitant dans l'escalier fait comme une échelle, qui conduisait à la mansarde du sixième.

Binos suivit sans s'inquiéter des observations du logeur qui grognait dans sa barbe.

— Ça contrarie ce vieux birbe, de faire le commissionnaire, pensait le rapin, qui expliquait tout à sa guise.

Il n'avait pas compris que Lorenzo les avertissait que Pia emportait toujours, quand elle sortait, la clef de sa chambre, et qu'ils trouveraient probablement la porte close.

En quoi, d'ailleurs, Lorenzo se trompait, puisque la clef était restée dans la serrure.

Binos en fit la remarque, en entrant après son ami, qui n'avait pas pris garde à ce fait assez singulier.

— C'est drôle, dit-il, je l'aurais crue plus soigneuse. Elle laisse sa chambre à la disposition du premier venu. Encore si elle était allée faire une course dans le voisinage, ça s'expliquerait... mais elle est partie en voiture, ce qui semble indiquer qu'elle restera un certain temps dehors.

« Il est vrai que chez elle il n'y a pas grand-chose à voler.

Freneuse se taisait, mais, en voyant cette chambrette vide, il avait éprouvé comme un serrement de cœur, et il se surprenait à chercher des yeux une lettre à son adresse.

Un pressentiment l'avertissait que Pia s'était envolée pour toujours, et il lui paraissait impossible qu'elle fût partie sans lui écrire, quand ce n'eût été que pour lui dire adieu.

Il se demandait aussi ce qu'était cette femme qui venait de l'emmener et que Lorenzo avait déjà vue un soir, cherchant à se renseigner sur Bianca Astrodi.

Et de vagues soupçons commençaient à germer dans son esprit.

— Nous y voilà, c'est le principal, reprit Binos, qui arpentait la mansarde en comptant ses pas, comme s'il avait eu envie de la mesurer. Il ne te manque plus, pour te remettre à la besogne, que le modèle. Mais je serais curieux de savoir aussi comment tu vas t'arranger. La boîte est si petite, que c'est tout au plus s'il y a de la place pour ton chevalet.

« Pourvu que ce coquin de Lorenzo ne nous



LA SEMAINE CRIMINELLE
Dans la VALLÉE du RHONE

COUPS DE COUTEAU. — Une discussion éclatait entre deux filles. L'une a porté un coup de couteau à son adversaire, l'autre la frappa, à plusieurs reprises, avec un couteau à lame fixe, la blessant très gravement à la gorge, aux bras et à la poitrine. **LYON.**



LA VENGEANCE DU MARI. — Une jeune femme abandonna son mari il y a quelque temps, pour aller vivre avec un amant. Le mari résolut de se venger. Il se cacha l'autre matin près du domicile du couple, et, quand sa femme parut, il la poursuivit. Ne pouvant l'attraper, il tira sur elle un coup de revolver, qui ne fit que la blesser au bras droit assez grièvement. **MARSEILLE.**

SINGULIERE IDYLLE. — Un jeune homme de 18 ans s'était mis en ménage avec une jeune fille de 15 ans. Une discussion éclata entre eux ; l'autre jour, le jeune homme frappa son amie d'un coup de couteau à la cuisse. **LYON.**



SINISTRE MÉPRISE. — Un riche propriétaire possédait, à Saint-Amme, une belle propriété. L'autre soir, son beau-fils, avocat connu, revenait d'un banquet et rentra au château, quand des coups de feu éclatèrent autour de lui dans le parc, et le blessèrent à la gorge. Tirant son revolver, l'avocat fit feu au hasard, et blessa son beau-frère. Celui-ci, qui guettait des voleurs, n'avait pas reconnu son parent. **MARSEILLE.**



AGRESSION DANS UN TRAIN. — L'express de Marseille à Paris était sur Avignon, lorsqu'un contrôleur vint demander les billets des voyageurs. L'un d'eux, un Italien, vexé, le menaça de son couteau. Le contrôleur fit over le signal d'alarme. Alors, l'Italien lui lança son arme au visage. Le couteau atteignit un autre voyageur qui fut blessé. Puis l'agresseur s'enfuit à travers champs. **AVIGNON.**

des trois, est invité par M. le Président à raconter au tribunal dans quelles circonstances et par quels moyens il a acquis la certitude de son infortune.

LE PLAIGNANT, d'un ton tragique. — Je dois vous déclarer, monsieur le président, que je n'ai pas précisément entre les mains la preuve matérielle de la trahison.

M. LE PRÉSIDENT. — Je vous crois sans peine.

LE PLAIGNANT. — Mais je possède là (Il se frappe le front)... je possède là...
M. LE PRÉSIDENT. — Oui, oui, nous savons ce que vous avez là (Rires). Passons.

LE PLAIGNANT, continuant à se frapper le front. — Je possède là, outre ce que ces deux misérables — permettez-moi de les qualifier ainsi — y ont planté, une conviction solide, tout ce qui se fait de plus solide en ce genre d'article, une conviction inaltérable et imperméable.

M. LE PRÉSIDENT. — La moindre petite preuve vaudrait mieux, je vous en avertis.

LE PLAIGNANT, se frappant le front de plus belle. — Si le tribunal pouvait descendre là, dans mon cerveau, dans

mon pauvre cerveau si douloureusement impressionné !...

M. LE PRÉSIDENT, sérieux. — L'usage n'autorise des descentes de justice que dans des cas plus graves.

LE PLAIGNANT. — Il verrait ce que je vois, il sentirait ce que je sens, il souffrirait ce que je souffre.

MADAME DUPONT. — A qui la faute ?
LE PLAIGNANT, se tournant vers sa femme. — Oui. A qui la faute ?
MADAME DUPONT. — A vous, qui vous mettez dans la cervelle des idées biscornues...

M. LE PRÉSIDENT. — Pas de discussion, madame, je vous en prie. (Au plaignant.) Vous n'avez donc que des suppositions, c'est bien entendu ? Veuillez nous les faire connaître.

LE PLAIGNANT. — C'était le 14 juillet dernier, jour de la fête nationale. Paris entier était en liesse. La province, s'associant à ce grand mouvement...

M. LE PRÉSIDENT. — Mais c'est un article de journal que vous nous récitez là...

MADAME DUPONT. — Parfaitement. Il l'a appris dans la *Sentinelle du Calvados*, journal politique, littéraire, artistique,

agricole et commercial, paraissant trois fois par semaine. M. Durand y écrit.

M. LE PRÉSIDENT. — Merci du renseignement, madame ; mais je vous ferai remarquer qu'il n'éclaire en aucune façon les débats.

LE PLAIGNANT. — Mon épouse et moi, en sincères républicains radicaux socialistes que nous sommes...

MADAME DUPONT. — Ne l'écoutez pas, monsieur le président. Il est royaliste.

LE PLAIGNANT. — J'étais autrefois de ce parti parce que je n'aime pas l'encombrement ; mais je me suis rallié provisoirement, parce que...

M. LE PRÉSIDENT, sévère. — Pas de politique en cette enceinte !... Que se passait-il le 14 juillet ? Voilà seulement ce que nous voulons et devons savoir.

LE PLAIGNANT. — Nous sortîmes dans la matinée pour admirer les drapeaux et constater l'enthousiasme populaire. C'était un coup d'œil superbe. Rue de Rivoli, nous rencontrâmes, comme par hasard, notre ami Durand... Je dis notre ami Durand, parce que je le croyais notre ami.

Le Greffier.

(A suivre.)



LA SEMAINE CRIMINELLE à Paris et dans la Banlieue

LE CRIME D'UN SEPTUAGÉNAIRE. — Une discussion éclatait entre un journalier, âgé de 78 ans, et une ménagère qui habitait avec lui. Au paroxysme de la fureur, le journalier s'arma d'un couteau et se précipita sur sa compagne qu'il frappa d'un coup terrible au ventre. La victime est mourante. (XIII^e Arr.)



UN MEURTRE AU BOULEVARD. — Un jeune femme s'était arrêtée sur un refuge au milieu du boulevard Saint-Denis. Son ancien amant la guettait depuis un moment. Soudain, il bondit sur elle et lui plongea un couteau dans le ventre. La victime, transportée à l'hôpital, a succombé à sa blessure. (IV^e Arr.)

LA VENGEANCE D'UNE DIVORCÉE. — Une femme divorcée d'avec son mari, employée à l'Assistance publique, attendit celui-ci avenue Victoris et lui tira trois coups de revolver. Elle a été envoyée au dépôt. (IV^e Arr.)



LA JALOUSIE. — Un camionneur, abandonné par sa femme, retrouva celle-ci dans un logement de la rue Bac-lelet. Il l'accusa de l'avoir quitté pour suivre un amant. — Et quand cela serait, riposta la jeune femme. A ces mots, le mari se rua sur elle et lui porta neuf coups de couteau. Puis il alla se constituer prisonnier. (XVI^e Arr.)

LE CRIME D'UN FORCÈNE. — Un terrassier, au cours d'une discussion avec sa femme, l'a frappée de deux coups de couteau au sein gauche. L'état de la malheureuse est des plus graves. (BUC.)



DIX-HUIT COUPS DE REVOLVER. — Une jeune femme, lasse des habitudes d'intempérance contractées par son mari, alla acheter un revolver à Paris. Profitant du sommeil de son mari, elle fit feu sur lui. Puis, s'actonnant sur son corps, elle lui tira dix-huit coups de son arme. Elle alla ensuite se constituer prisonnière. (AUBERVILLIERS.)

— Et vous vous demandez pour quel motif je désirais vous voir? Voici ce dont il s'agit...

— Non, non, pas ici, s'écria Binos en attirant le visiteur dans la chambre. Je vous recevais sur le palier, parce que je ne savais pas à qui j'avais affaire... la première fois, je vous avais pris pour un commissaire de police... mais du moment que vous êtes notaire, c'est différent.

— Pardon, balbutia-t-il, je me trompe sans doute... — Qui demandez-vous? lui cria Binos d'une voix de tonnerre. — Je cherche une jeune fille... — Comment! à votre âge? — Une Italienne qui exerce la profession de modèle... — Allons donc! vous n'allez pas me faire accroire que vous êtes artiste, avec une *binette* comme la vôtre!... — Monsieur!

— Oh! ne vous fâchez pas. C'est un compliment. Vous êtes trop comme il faut pour être peintre. Vous avez l'air d'un conseiller à la Cour de cassation.

— Comment s'appelle-t-elle, votre Italienne? — Pia Astrodi. — Ah Bah!

— L'homme qui tient cette maison m'a dit qu'elle habitait au dernier étage, et je... — Il n'a pas blagué. C'est ici. Qu'est-ce que vous lui voulez, à Pia Astrodi?

— J'ai à lui parler d'une affaire qui l'intéresse personnellement. — Ça veut dire que vous n'avez pas besoin de moi. Je comprends ça, mais je n'y peux rien. La petite est sortie.

— Alors, je reviendrai. — Attendez donc! attendez donc! s'écria tout à coup Binos, en dévisageant le visiteur. J'ai comme une vague idée que je vous ai déjà vu quelque part.

— C'est bien possible, monsieur, car il me semble aussi vous avoir rencontré... Seulement, je ne me rappelle pas dans quelle circonstance.

— J'y suis maintenant! c'est vous qui êtes venu place Pigalle... à l'atelier... demander papa Paulet.

— En effet, monsieur... et je me souviens maintenant que, là-bas aussi, vous m'avez ouvert la porte.

— C'est exact! J'exerce les portiers, mais je les remplace au besoin. Entrez donc, monsieur.

— Pardon, mais... — Pia est sortie, mais elle va revenir... et en attendant, vous pourrez causer avec deux de ses amis.

« Hé! Freneuse! » cria Binos. Freneuse n'était pas loin. Il avait entendu ce dialogue, et il s'était approché sans bruit.

Dès qu'il se montra, le visiteur ôta son chapeau et prit un autre air. Evidemment, il trouvait que Freneuse n'avait rien de commun avec le camarade mal-appris qui s'était présenté d'abord, et qu'on pouvait s'expliquer avec lui.

— Monsieur, dit-il poliment, j'ai déjà eu l'honneur de vous voir, et je suis très heureux de vous rencontrer ici, car je viens précisément de chez vous.

— Si je ne me trompe, monsieur, vous êtes le notaire de M. Paulet, demanda Freneuse, qui se rappelait parfaitement la première visite de ce personnage.

— Son notaire, non... J'étais le notaire de son frère, M. Francis Boyer, décédé tout récemment à Amélie-les-Bains.

— Ah! très bien. M. Paulet m'avait parlé de la perte qu'il venait de faire... mais... je ne l'ai pas revu depuis le jour où vous êtes venu le chercher à mon atelier, et...

— Et vous vous demandez pour quel motif je désirais vous voir? Voici ce dont il s'agit...

— Non, non, pas ici, s'écria Binos en attirant le visiteur dans la chambre. Je vous recevais sur le palier, parce que je ne savais pas à qui j'avais affaire... la première fois, je vous avais pris pour un commissaire de police... mais du moment que vous êtes notaire, c'est différent.

— Pardon, balbutia-t-il, je me trompe sans doute... — Qui demandez-vous? lui cria Binos d'une voix de tonnerre.

— Je cherche une jeune fille... — Comment! à votre âge? — Une Italienne qui exerce la profession de modèle... — Allons donc! vous n'allez pas me faire accroire que vous êtes artiste, avec une *binette* comme la vôtre!... — Monsieur!

— Oh! ne vous fâchez pas. C'est un compliment. Vous êtes trop comme il faut pour être peintre. Vous avez l'air d'un conseiller à la Cour de cassation.

— Comment s'appelle-t-elle, votre Italienne? — Pia Astrodi. — Ah Bah!

— L'homme qui tient cette maison m'a dit qu'elle habitait au dernier étage, et je... — Il n'a pas blagué. C'est ici. Qu'est-ce que vous lui voulez, à Pia Astrodi?

— J'ai à lui parler d'une affaire qui l'intéresse personnellement. — Ça veut dire que vous n'avez pas besoin de moi. Je comprends ça, mais je n'y peux rien. La petite est sortie.

— Alors, je reviendrai. — Attendez donc! attendez donc! s'écria tout à coup Binos, en dévisageant le visiteur. J'ai comme une vague idée que je vous ai déjà vu quelque part.

— C'est bien possible, monsieur, car il me semble aussi vous avoir rencontré... Seulement, je ne me rappelle pas dans quelle circonstance.

— J'y suis maintenant! c'est vous qui êtes venu place Pigalle... à l'atelier... demander papa Paulet.

— En effet, monsieur... et je me souviens maintenant que, là-bas aussi, vous m'avez ouvert la porte.

— C'est exact! J'exerce les portiers, mais je les remplace au besoin. Entrez donc, monsieur.

— Pardon, mais... — Pia est sortie, mais elle va revenir... et en attendant, vous pourrez causer avec deux de ses amis.

« Hé! Freneuse! » cria Binos. Freneuse n'était pas loin. Il avait entendu ce dialogue, et il s'était approché sans bruit.

Dès qu'il se montra, le visiteur ôta son chapeau et prit un autre air. Evidemment, il trouvait que Freneuse n'avait rien de commun avec le camarade mal-appris qui s'était présenté d'abord, et qu'on pouvait s'expliquer avec lui.

— Monsieur, dit-il poliment, j'ai déjà eu l'honneur de vous voir, et je suis très heureux de vous rencontrer ici, car je viens précisément de chez vous.

— Si je ne me trompe, monsieur, vous êtes le notaire de M. Paulet, demanda Freneuse, qui se rappelait parfaitement la première visite de ce personnage.

— Son notaire, non... J'étais le notaire de son frère, M. Francis Boyer, décédé tout récemment à Amélie-les-Bains.

— Ah! très bien. M. Paulet m'avait parlé de la perte qu'il venait de faire... mais... je ne l'ai pas revu depuis le jour où vous êtes venu le chercher à mon atelier, et...



LA SEMAINE CRIMINELLE dans le Nord et dans l'Est

UNE FORTE TÊTE. — Un vannier ambulant, qui s'était enivré, crut devoir malmenner quelques ouvriers. Le garde-ampêtre l'enferma au violon municipal et informa l'adoint du fait.

Le lendemain matin, le vannier, à peu près dégrisé et s'ennuyant fort dans sa geôle, recula de quelques pas et d'un formidable coup de tête fit voler la porte en éclats.

La gendarmerie arriva quelques instants après et passa les menottes aux mains du vannier, mais celui-ci brisa ses chaînes et tenta de s'enfuir. Re, out aussitôt, il fut solidement ligotté par les gendarmes et le garde, auxquels il prodigua force oronions. (REIMS.)



UN EXPLOIT DE PO-HARDS. — Deux frères rentraient chez eux en état d'ivresse. Ils voulurent prendre une dernière tournée et pénétrèrent dans un estaminet. Le cabaretier refusa de les servir. Les ivrognes se rendirent dans un cabaret voisin, se munirent de c opes en grés, et, revenant à l'estaminet, se mirent à bombarder les consommateurs. L'un de ceux-ci a été grièvement blessé au cou et à la tête. (LENS.)



POIGNARDÉ PAR SA SŒUR. — Un ouvrier d'usine rentrait chez lui en état d'ivresse, fut chassé de la maison et poursuivi par son beau-père qui le frappa à coups de bâton. Un pas ant épara les deux hommes, mais, à ce moment, arrivait la sœur de l'ouvrier qui frappa son frère d'un coup de couteau dans le dos. (REIMS.)



ASSAILLI PAR DOUZE MALFAITEURS. — Un ouvrier teinturier descendait la rue du Bloc en compagnie d'un ami pris de boisson. Ils rencontrèrent une douzaine d'individus qui les assaillirent. Une bagarre éclata, et le teinturier fut blessé au cou d'un coup de revolver. Son état est très grave. (AMENS.)

MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

LE CRIME DE CAROMB. — Dans les derniers jours de mars 1909, Marius-Louis Sélécourt, âgé de 19 ans, parcourait sur une bicyclette, par lui volée récemment, l'arrondissement de Carpentras, entrant délibérément dans les auberges et cafés, d'où, après s'y être fait servir à boire et à manger, il disparaissait furtivement et sans payer. Mais le 27 mars, à Caromb, on refusait à l'hôtel Péllisse de lui rendre sa bicyclette tant qu'il n'aurait pas réglé sa dépense. Dès lors, dénué de ressources, Sélécourt, pour s'en procurer, se décidait froidement à commettre des vols et même un assassinat.

Tout d'abord, dans la matinée de ce jour, il s'introduisit par escalade et effraction chez le sieur Dufour, où il s'empara d'un fusil.

S'étant assuré que cette arme était chargée, il errait dans la campagne, guettant quelqu'un à tuer et voler. Or, vers une heure de l'après-midi, venait vers lui sur la route, à ce moment-là déserte, de Caromb à Malaucène, le sieur Jouve qui, comme il en avait l'habitude chaque samedi, allait tranquillement se faire raser à Caromb. L'apercevant et supposant qu'il avait de l'argent sur lui, Sélécourt, à pas pressés, le dépassait et allait s'embusquer dans un chemin qui s'embranchait sur la route. Là, un genou en terre, le

doigt sur la détente du fusil, il attendait, et quand le sieur Jouve n'était plus qu'à une dizaine de pas de lui, il le foudroyait d'une balle qui lui traversait de part en part la poitrine.

L'accusé jetait alors son arme désormais inutile, et s'élançant sur le cadavre, il le fouillait et lui enlevait avec une pièce de 2 francs sa montre en or et sa gilette.

Son horrible forfait accompli, Sélécourt s'empressait de se rendre à Caromb pour retirer sa bicyclette de l'hôtel, où il arrivait vers deux heures, couvert de sueur, ému et haletant; mais son impatience de reprendre sa bicyclette et son attitude suspecte éveillaient les soupçons du sieur Péllisse, qui allait prévenir le garde champêtre, et Sélécourt était aussitôt arrêté.

Peu d'instants après, le crime était découvert.

Interrogé, l'accusé opposa tout d'abord des dénégations formelles aux charges qui pesaient contre lui, mais le lendemain, des témoignages accablants le forcèrent à faire des aveux complets.

Tels sont les faits qui amènent Sélécourt devant le jury de Vaucluse.

Le procureur prononce un réquisitoire très énergique, dans lequel il s'efforce de démontrer que l'accusé est pleinement responsable,

et demande au jury de se montrer très sévère et d'écartier impitoyablement les circonstances atténuantes en présence d'un crime si odieux.

Après une délibération de quarante minutes, le jury rapporte un verdict affirmatif avec circonstances atténuantes.

La Cour condamne Sélécourt à la peine des travaux forcés à perpétuité.

CONDAMNATION D'UN APACHE. — Le 27 mai dernier, vers cinq heures du matin, l'agent Thibault, de service rue Davy, à Paris, avisa deux individus, âgés d'une vingtaine d'années, conduisant, à la main, trois bicyclettes. Les allures bizarres de ces individus éveillaient les soupçons du gardien de la paix. M. Thibault les invita à le suivre au poste.

En chemin, l'un des jeunes gens prit la fuite, pendant que son compagnon tentait de l'imiter. Mais le fuyard revint, un revolver à la main, sur l'agent; il tira un coup de revolver, dont la balle pénétra dans la bouche de M. Thibault. Sous le coup de la douleur, l'agent lâcha son prisonnier.

Quelques mois plus tard, le 8 juillet, l'agent Thibault mettait en état d'arrestation le souteneur Antoine Toussaint, qu'il reconnut pour être son agresseur de la nuit du 27 mai. Toussaint protesta très énergiquement de son innocence.

Un sieur Bertoux, récemment condamné

aux travaux forcés à perpétuité, révéla à la justice qu'il était l'un des voleurs de bicyclettes.

— C'est, continua Bertoux, mon ami Poirier, qui vient d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité, qui est l'auteur du coup de revolver tiré sur l'agent...

Interrogé, Poirier se reconnut tout d'abord coupable. Puis, constatant que sa déclaration n'avait pas pour résultat de faire mettre en liberté Antoine Toussaint, il revint sur ses aveux et déclara n'être pour rien dans l'affaire.

Bertoux, devant cette volte-face, ne fut pas à court d'arguments.

— Si, dit-il, j'ai accusé Poirier, c'est qu'il est condamné aux travaux forcés à perpétuité et qu'il ne risquait rien à accepter la responsabilité du crime. De cette façon, il sauvait Toussaint, qui est innocent... C'était une combinaison. Mais le véritable auteur du coup de revolver, c'est Macé, qui subit actuellement une peine de quatre ans de prison.

Interrogé, Macé reconnut sa culpabilité. Mais l'agent Thibault, confronté avec le malfaiteur, déclara ne pas le reconnaître.

Toussaint, un jeune souteneur de vingt et un ans, a donc comparu devant les jurés parisiens.

La Cour a condamné ce jeune apache à huit ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour.

LA COMTESSE NOIRE

Grand Roman de Mystère et d'Amour (suite) *

PAR GEORGES DE LABRUYÈRE

PREMIÈRE PARTIE

MONTADERT ET VILGUÉRIN

IX (suite).

Moins d'un quart d'heure plus tard, les deux jeunes gens s'endormirent chez le docteur Charvet.

En apercevant les deux amis, Charvet, qui ne s'était pas couché, devint pâle comme un mort.

— Eh bien, balbutia-t-il, que venez-vous m'annoncer ?

— Elle vit ! s'écria Philippe.

Le médecin releva la tête.

Ses yeux étincelaient.

La joie du triomphe illuminait sa face intelligente et audacieuse.

L'émotion qu'il ressentait était la plus vive qu'il eût jamais éprouvée.

Elle était pareille à celle de l'explorateur découvrant enfin le pays inconnu, longtemps cherché à travers les périls et les souffrances et qui, soudain, émerge à l'horizon.

Son orgueil de savant venait de s'éveiller.

Ses prévisions s'étaient réalisées.

Les trois jeunes gens se hâtèrent vers la rue Brochant.

A leur arrivée, ils entendirent distinctement, de la pièce qui précédait la chambre où Philippe avait agonisé de douleur, une voix qui n'était ni celle de Mme Herbel, ni de Mlle Suzanne.

Au bruit de leurs pas, la porte s'ouvrit.

Valentine, assise sur le lit, le dos appuyé à ses oreillers, causait distinctement avec Mme et Mlle Herbel, empressées à ses côtés.

La jeune fille était toujours très pâle, mais la vie, revenue complètement, étincelait dans ses grands beaux yeux, noyés d'humidité, pleins de larmes de joie.

Philippe se précipita.

Et ce fut une longue étreinte, un interminable baiser, entre ces deux êtres qui s'adoraient follement et dont l'un avait cru l'autre à jamais enseveli dans la tombe.

L'émotion des assistants était à son comble.

Enfin, le docteur Charvet tira doucement Philippe par le bras.

— Laissez-moi, dit-il en souriant, achever la résurrection.

Herbel se recula un peu.

Valentine, étonnée, regardait cet inconnu.

— C'est monsieur qui vous a soignée, Valentine, dit Philippe en présentant le médecin.

Les traits de la jeune fille se contractèrent.

Ses yeux furent pleins d'effroi.

— Oh ! je me souviens !... murmura-t-elle, l'omnibus... les chevaux emportés... Ah !...

Ce fut un cri rauque.

Valentine porta la main à son front et ses doigts touchèrent l'humidité des linges ensanglantés qui recouvraient son horrible blessure, et auxquelles on n'avait pas osé toucher avant la venue du médecin.

Elle s'évanouit.

— Ce n'est rien, dit Charvet, en voyant le mouvement de terreur des assistants.

Il sortit de sa poche un flacon qu'il plaça sous les narines de la blessée.

Celle-ci poussa un long soupir et revint à elle.

Le docteur la rassura, enleva avec mille précautions l'appareil et lava la plaie.

Puis, quand ce pansement fut terminé, il interrogea doucement la malade.

Il apprit ainsi que la jeune fille, dont l'organisme nerveux était effroyablement détraqué, avait, deux fois déjà, été victime d'attaques de catalepsie.

* Voir l'Œil de la Police n° 31.

Chacune de ces crises avait été provoquée par un accident et leur durée avait été de plus de quarante-huit heures.

Toutes deux avaient été occasionnées par des chutes, faites en jouant, lorsqu'elle était petite.

Et, deux fois, on l'avait crue morte.

Les amis de la pauvre enfant frissonnèrent à l'idée que si le réveil avait tardé, leur chère Valentine aurait pu être ensevelie vivante !

Mais Charvet, comme s'il eût deviné ce qui se passait dans l'esprit de ceux qui l'entouraient, s'empressa de dire :

— Dès le premier examen auquel je me suis livré, à la suite de l'accident, j'ai acquis la conviction que mademoiselle n'était pas morte.

« C'est pour cela que j'ai tant insisté auprès de M. Montadert pour la revoir et l'observer de nouveau.

« Hier soir, quand je suis venu, j'ai eu peur un moment de m'être trompé. Mais, tandis que j'auscultais le cœur, j'ai senti un imperceptible battement et j'ai pensé que le réveil aurait lieu dans la nuit.

« Si je n'ai pas parlé, c'est que je craignais quelque rechute et je ne voulais pas emplir d'espoir des cœurs qu'un désabusement nouveau pouvait cruellement frapper. Rentré chez moi, je ne me suis pas couché, m'attendant à chaque instant à être appelé par vous.

« J'étais résolu, si je n'avais pas de nouvelles au jour, d'accourir et de m'opposer à la mise en bière.

— Et maintenant, ajouta le docteur, retirons-nous ; le bruit, les allées et venues fatiguent Mlle Valentine.

« Aucun soin n'est nécessaire. Le retour complet à la vie et à la santé s'opérera tout seul.

« La blessure n'est pas grave, mais la perte de sang et la crise cataleptique ont épuisé les forces de votre chère malade. Le silence et le repos lui sont absolument ordonnés.

Valentine, en effet, s'était peu à peu assoupie.

Mais quelle différence entre ce sommeil vivant et l'horrible mort de tout à l'heure !

La respiration, quoique très faible, était régulière.

Les lèvres, entr'ouvertes par un léger sourire, laissaient voir la nacre des dents.

Et le plastron de dentelle de la robe de nuit se soulevait lentement, sous l'impulsion de la virgine poitrine, où l'air maintenant recommençait à circuler.

Mlle Suzanne resta près du lit de son amie, prête à la secourir.

Mme Herbel se retira dans sa chambre.

Les trois jeunes gens s'enfermèrent dans le salon pour tenir conseil et s'entendre au sujet de la conduite à tenir relativement à ce miraculeux événement.

Montadert, depuis qu'il avait appris la nouvelle, avait peu parlé.

Il paraissait en proie à de profondes réflexions.

Il avait médité tout un plan de campagne dont le double but était de percer le mystère dont était entourée Valentine et de mettre la jeune fille à l'abri des entreprises de ses ennemis inconnus, jusqu'au jour où les misérables seraient entre les mains de la justice.

Il prit le premier la parole.

— Mon cher docteur, dit-il à Charvet, je vais très nettement vous faire une proposition. Vous êtes ferme comme nous, plein de cœur et d'audace. Voulez-vous devenir notre ami, à Philippe et à moi, et nous aider dans la tâche que nous allons entreprendre ?

Charvet, pour toute réponse tendit ses deux mains au journaliste et à Philippe.

— Disposez de moi comme vous l'entendrez. Et puisque vous voulez bien

m'accorder votre amitié, comptez sur mon dévouement absolu.

Les trois jeunes gens se serrèrent la main avec effusion.

La loyauté et la résolution se lisaient sur leurs visages énergiques et fiers.

— Merci, monsieur, dit Philippe au docteur, je ne vous parlerai pas de ma reconnaissance, elle est infinie ; mais ma vie est à vous.

Montadert reprit :

— Vous avez entendu cette nuit le récit d'Herbel. Vous connaissez aussi bien que nous tout ce qui concerne Mlle Weber.

« Vous pensez bien qu'il faut maintenant, à tout prix, la soustraire d'abord à ses ennemis, démasquer ceux-ci ensuite et les châtier.

Charvet approuva d'un signe.

— Découvrir ces misérables, cela, j'en fais mon affaire, continua le journaliste. Mais comment leur cacher Valentine ?

« Des gens aussi audacieux que ceux qui ont combiné et mis à exécution l'attentat de l'autre nuit, sont des adversaires terribles, contre qui la lutte sera difficile et sauvage.

« Malgré toutes les précautions, toutes les circonspections, n'arrivera-t-il pas un moment où notre surveillance, prise en défaut, leur livrera la fiancée de Philippe ?

« Ils ont, j'en suis sûr, toutes les armes entre les mains : fortune, rang, pouvoir, impunité.

« Nous, nous n'avons que notre courage, notre vaillance et notre dévouement. Les armes sont inégales pour le combat au grand jour. Il nous faut employer aussi la ruse.

Charvet et Philippe écoutaient avec tous leurs sens.

Ils semblaient boire les paroles du reporter, et ils espéraient tout des ressources de ce cerveau si admirablement organisé.

Montadert reprit :

— J'ai beaucoup songé depuis deux heures, et je crois avoir trouvé le moyen de mettre pour toujours Mlle Weber à l'abri des tentatives contre sa vie. Ce moyen est extrêmement périlleux pour nous et d'une exécution presque impossible. Le voici.

Le docteur et Philippe se rapprochèrent haletants.

— Il faut, reprit Montadert, que les persécuteurs de Valentine continuent à la croire morte. A l'heure qu'il est, les journaux ont annoncé que l'accident de la rue Notre-Dame-de-Lorette avait eu une issue fatale. Les misérables triomphent. Sûrs d'avoir réussi à se débarrasser de la jeune fille qui les gênait ou qu'ils haïssaient, ils ne bougeront plus.

— Oui, mais lorsqu'ils vont savoir... interrompit Herbel.

— Justement. Il ne faut pas qu'ils sachent. Il faut que l'acte de décès de Valentine Weber soit dressé. La mort a été légalement constatée par le docteur Charvet, en présence du commissaire de police...

— Mais le décès n'a pas été déclaré à la mairie.

— Il le sera.

— Que dis-tu là ?

— Il le sera, et par toi-même, Philippe, par toi et par nous qui te servirons de témoins.

Charvet approuva du geste.

Il se sentait conquis par l'énergie et l'autorité du journaliste. Déjà, il avait deviné, jusqu'au bout, son projet.

Philippe était atterré.

Montadert reprit :

— Non seulement le décès sera déclaré, mais l'enterrement aura lieu, et c'est toi qui conduiras le deuil !

— Moi !

— Oui, toi. Il faut que tu te résignes à cette comédie. Il le faut, pour le salut, pour la vie de celle que tu aimes.

— Mais, jamais, je n'aurai cet abomi-

nable courage. Mes larmes feintes seraient un sacrilège odieux !

— Il le faut, pourtant, mon ami. Pense donc : l'avenir désormais n'aura plus de menaces pour toi, et les ennemis de Valentine, convaincus de leur triomphe et de leur impunité, se livreront d'eux-mêmes.

— Eh bien, soit ! dit Philippe, je consens à me prêter à cette comédie. Mais Valentine ? Comment dissimulerons-nous son retour à la vie ? Tout le monde la connaît dans la maison ; comment la cacher ?

— Tout cela n'est rien, et je me charge de trouver un coin perdu où nul ne songera à aller chercher la fiancée.

— Mais le cercueil, dit en frissonnant Philippe, le cercueil sera vide. Crois-tu donc que l'on ne s'apercevra pas de la supercherie ?

— C'est ici qu'intervient le rôle que j'ai réservé à notre ami Charvet. Docteur, dit-il en se tournant vers leur nouveau camarade, est-il bien difficile de se procurer à l'amphithéâtre un cadavre de femme ?

— Cela dépend, répondit Charvet, qui, depuis un instant, prévoyait la question. Les carabins n'ont pas toujours des machabées à leur disposition. Et puis, l'enlèvement sera difficile. En tout cas, je vais tout à l'heure me mettre en campagne. J'ai des camarades à l'Ecole de médecine et, avec leur aide, j'espère réussir.

— Résumons-nous, dit Montadert, et répartissons-nous les rôles. Vous, Charvet, vous vous occuperez du cadavre. Il faut à tout prix que la substitution ait lieu cette nuit. Donc, si vous le voulez bien, nous nous retrouverons à sept heures précises au café Cardinal.

« Toi, Philippe, tu restes en permanence ici pour préparer Valentine, ta mère et ta sœur, à ce qui va se passer. Et surtout pour empêcher qu'on pénètre ici. Il suffirait d'une voisine curieuse, d'un rideau soulevé, d'un fournisseur entrant dans l'antichambre pour rendre impossible l'accomplissement de nos projets.

« Moi, je vais revoir M. Ambrosi pour savoir où en est l'enquête. J'irai probablement aussi au Palais de Justice. A cinq heures, je serai à mon journal et j'y resterai jusqu'à sept heures.

« Si quelque événement survenait, c'est là que tu me trouverais.

Les trois jeunes gens se serrèrent la main.

Devant la porte, Montadert et Charvet se séparèrent et partirent dans des directions différentes.

X

A sept heures précises, Montadert entra au café Cardinal où Charvet l'attendait en tête-à-tête avec un verre de madère.

— Eh bien ? interrogea le journaliste.

— Nous jouons de bonheur, répondit le docteur. Un de mes amis, le docteur X..., a obtenu l'autorisation de se livrer pendant la nuit à des expériences à l'amphithéâtre de la rue des Saints-Pères.

« Je l'ai mis au courant de notre affaire. Il a consenti à tout. Il nous attend à une heure du matin pour nous livrer le machabée.

— Mais les surveillants de nuit, mais le concierge ?

— Tout cela est prévu. D'ailleurs, le personnel est peu nombreux à l'amphithéâtre de l'Académie de médecine. Et ce qui eût été presque impraticable à l'Ecole, est presque facile rue des Saints-Pères.

« Le docteur X... travaille seul, la nuit, avec un étudiant. Lorsqu'ils sont installés, le surveillant, qui n'a aucune raison de se méfier d'eux, va se coucher. Reste le concierge. Celui-ci, sans même s'éveiller, tire le cordon. Il sait qui sort et ne soupçonnera rien.

— Mais comment transporter ensuite le cadavre ? Il ne faut pas que le cocher du fiacre qui nous emmènera puisse s'apercevoir du singulier colis dont nous le chargerons.

— Cela encore a été prévu. Mlle Herbel nous confiera des vêtements à elle. Nous habillerons le cadavre et nous le sortirons ainsi en le tenant chacun sous un bras. Le cocher croira qu'il s'agit d'une malade et n'y verra que du feu.

Malgré tout son courage, Montadert frissonna à l'idée de cette promenade

nocturne à travers Paris, en tête-à-tête avec une morte, dans une voiture.

Mais il chassa bien vite cette impression et reprit :

— Tout cela est fort bien, cher docteur, et vous êtes un homme précieux ; mais comment votre ami expliquera-t-il, le lendemain, la disparition du macchabée ?

— Il n'aura pas à l'expliquer. Deux sujets ont été mis à sa disposition. Après votre départ, il disséquera l'autre et les garçons, chargés de l'enlèvement des débris humains, n'iront pas rechercher s'il manque un tronc, des jambes et des bras. Ils ont trop la hâte d'expédier rapidement leur répugnante besogne et se soucient fort peu d'un examen quelconque des ossements et des muscles dont ils prennent livraison.

Ainsi, de ce côté, tout était prévu. Il n'y avait plus qu'à agir.

Montadert, lui non plus, n'avait pas perdu son temps.

A la suite d'un court entretien avec M. Ambrosi, il avait appris que l'enquête n'avait pas fait un pas.

Les agents lancés sur la piste du cocher Gaspard, avaient fait buisson creux. L'homme, croyait-on, avait quitté Paris.

Son signalement avait été envoyé à toutes les gares-frontière, mais l'on n'avait que peu d'espoir de le pincer.

M. Ambrosi ne décolérait pas contre ses agents.

Il était profondément humilié de l'échec qui avait suivi de si près son trop court triomphe.

Montadert eut la discrétion de ne pas trop montrer combien cette nouvelle preuve d'impuissance de la police l'étonnait peu.

Il parut même, lui aussi, reconnaître qu'il fallait s'incliner devant la fatalité et qu'il serait téméraire à lui, de reprendre pour son compte une enquête où les plus habiles limiers de la sûreté avaient échoué.

Il tenait beaucoup à ce que l'on crût, à la Préfecture, qu'il se désintéressait de l'affaire.

Déjà, dans des circonstances analogues, les gens du bord de l'eau, furieux de le voir réussir là où ils échouaient, lui avaient suscité des embarras nombreux et accumulé les obstacles sur sa route.

— Allons ! avait-il dit à M. Ambrosi, encore une affaire à classer. Je vous avoue que, pour mon compte, je ne vois que le hasard, capable de nous remettre un jour sur la voie.

En quittant le commissaire, Montadert était allé au Palais s'assurer que l'autopsie de Valentine ne serait pas ordonnée.

Au nom de Philippe, il obtint du parquet le permis d'inhumer.

Tout allait donc pour le mieux.

Il ne s'agissait plus que de trouver un coin ignoré et discret pour servir de refuge à la fiancée de Philippe Herbel.

Il était quatre heures, quand Montadert sortit du Palais de Justice.

Il avait une heure devant lui avant de se rendre à son journal.

Il prit un fiacre et se fit conduire à Montmartre.

Sur le versant de la butte qui regarde Saint-Denis, dans une espèce de forêt vierge, grande comme la main, il découvrit un petit pavillon caché sous les feuilles, loin de toute autre habitation, où les amoureux seraient admirablement cachés.

Séance tenante, il le loua sous un nom d'emprunt.

Montadert et Charvet dînèrent ensemble au café.

Ils avaient tout leur temps à eux et ils étaient heureux de ce moment de liberté et de bonne causerie qui précipitait leur intimité et leur permettait de combiner, jusqu'en ses moindres détails, l'expédition à laquelle ils se préparaient.

Vers dix heures, ils se dirigèrent à pied vers la rue Brochant.

Il faisait un froid vif qui hâtait leur marche. En moins d'une demi-heure, ils arrivèrent chez Herbel.

Philippe les attendait, plein d'inquiétude.

Valentine, un peu remise, mais bien faible encore, était étendue sur une chaise longue, tout habillée et prête à suivre ses libérateurs.

C'était décidément, malgré sa douceur et son ingénuité, une vaillante et une

résolue, cette pauvre fillette contre laquelle se déchainait une persécution aussi féroce que mystérieuse.

Dans le demi-jour qu'épandait la grosse lampe de famille, dont la flamme, tamisée par un abat-jour à nuance discrète, baignait de clarté la table et laissait tout le reste de la pièce dans la pénombre, le fin profil de la convalescente se détachait, angélique, sur la matité blanche des coussins entassés.

Philippe s'approcha d'elle, tandis que Montadert et Charvet causaient dans l'autre angle du petit salon avec Suzanne et Mme Herbel.

— O ma chère bien-aimée, voici l'heure venue. Nous allons entrer en campagne contre les misérables qui ont tenté de vous ravir à moi. Mais, pour cela, il faut vous armer de tout votre courage. Etes-vous prête à la lutte, chérie ?

— Alors ?... il s'agit d'ennui, d'isolement... presque de réclusion. Oh ! que la vie est méchante ! Vous auriez été si bien ici entre ma mère et ma sœur. Et moi, là, à vos pieds, comme un chien fidèle !

Valentine eut un sourire qui illumina comme un lever d'aurore son joli visage pâle :

— Vous verrai-je, vous ?

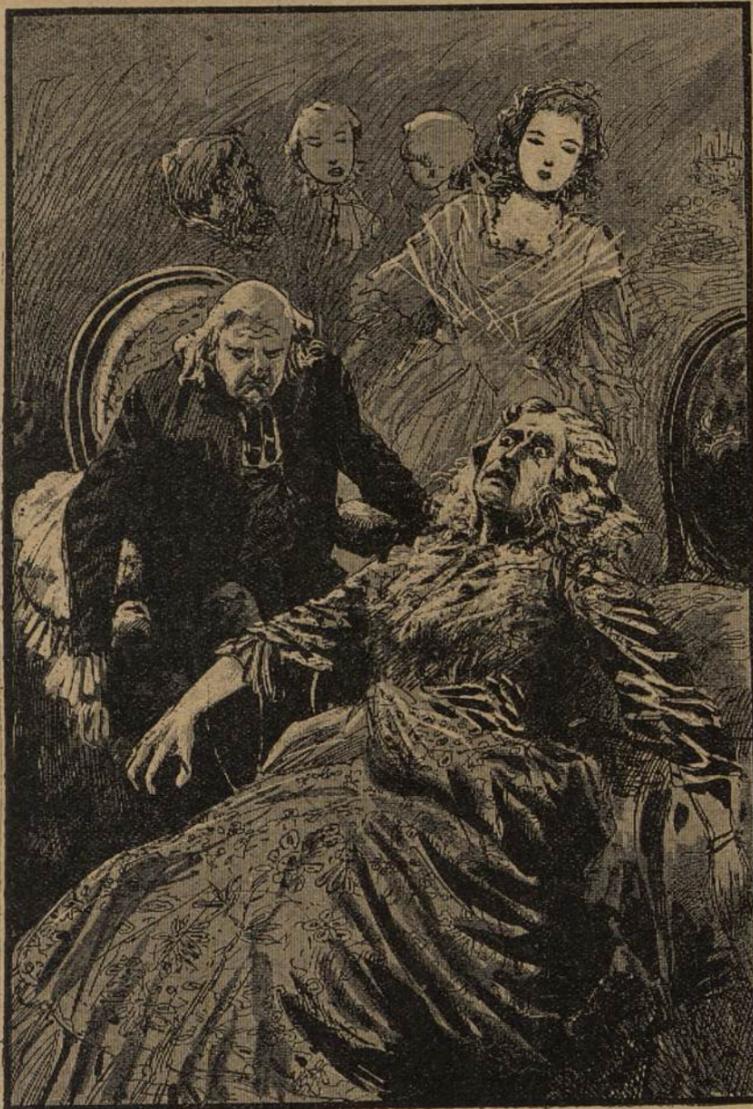
— Certes !

— Alors, ami, je ne songerai pas à me plaindre, et là où vous viendrez, sera pour moi la contrefaçon du Paradis !

— Ah ! chérie, que je vous aime !

Il tomba à genoux près de la chaise longue, des larmes de joie plein les yeux, et couvrant à son tour de baisers fous la frêle petite main qu'on lui abandonnait. Mais l'heure courait.

— Allons, mes enfants, dit Mme Herbel en s'avancant vers les jeunes gens, il est temps de partir.



LA BANDE DES CHAUFFEURS. — Pendant que chacun s'empresse autour de Jean, elle glisse lentement, et tombe, rigide, convulsée...

Avant de répondre, elle prit entre ses petits doigts amaigris et d'une transparence de cire la nerveuse main du jeune homme, et sans qu'il eût le temps de protester, y mit un baiser tendre et humble.

— Mon cher Philippe, vous êtes mon maître et mon seigneur. Quoi qu'il vous plaise d'ordonner, je serai heureuse d'obéir... ma vie est à vous !

— Ah ! je sais bien que vous êtes une vraie femme, courageuse et confiante, résolue et résignée. Mais, mon amie, il ne s'agit pas simplement de danger !... — Comment cela ?

— Eh oui ! S'il était seulement question d'un péril à braver, je n'ignore pas que toute faible que vous êtes, vous seriez déjà debout, me regardant de vos grands yeux clairs en me disant de votre voix qui ne gronde jamais, mais qui ne tremble jamais non plus : « Allons, Philippe ! »

— Mais alors ?

Elle aida Valentine à se dresser, l'enveloppa d'un plaid de chaude et moelleuse laine, et lui mit au front un baiser tendre comme celui d'une vraie maman.

— Adieu, ma fille !

Et Suzanne, pleurant :

— Au revoir, ma sœur !

Il n'était pas jusqu'au chien de Philippe qui ne vint frotter sa grosse tête contre les jupes de la mignonne.

— Adieu, tout le monde ! Au revoir vous tous que j'aime et qui avez été si bons !

— Vite, chère demoiselle, vite, vite ! Philippe l'enleva contre sa poitrine et descendit allègrement l'escalier, si fier et si heureux de son cher fardeau.

Elle ne pesait pas lourd, d'ailleurs, la pauvre fillette, et c'était à la fois bizarre et charmant, cette statuette d'une gracilité si exquise entre les bras de ce robuste garçon.

Il la déposa sur la banquette de la

voiture qu'on avait envoyé chercher et y monta en même temps que Charvet.

Montadert, lui, était resté le dernier sur le trottoir.

Evidemment, quelque chose le chiffonnait, car son visage mobile était comme renfrogné et portait la trace d'une évidente préoccupation.

Cela dura à peine une seconde. Un sourire rapide comme l'éclair lui courut sur les lèvres, et soudainement débarrassé, voilant de pochardise la netteté de son regard, il jeta au cocher une adresse :

— Hé, l'ami ! A l'Elysée !

Le cocher était un gros père, rieur et l'air bon enfant. Il se pencha :

— Lequel, mon petit ?

— Celui de Montmartre, pardi ! Croit-il pas que nous allons chez le Président ?... Hé ! va donc, fabricant d'écrasés !

Il grimpa à son tour dans le fiacre en étouffant d'une main le cri de stupeur que poussait Philippe, croyant à un accès subit de démence ; il souleva de l'autre main le coussin du « judas » de la voiture.

Et d'une voix brève :

— Regardez !

Dans l'ombre, de l'autre côté de la rue, une silhouette noire, plaquée dans l'encoignure d'une porte cochère, avançait doucement la tête. Et trois maisons plus loin, une autre ombre chinoise rasait les murs avec des allures de Peau-Rouge suivant une piste.

— L'adresse au cocher, et nous étions perdus !

— Nous ont-ils vus ?

— Je vous crois ! Heureusement votre mère a tellement empaqueté Mlle Weber qu'elle a l'air d'un colis — pas plus. Son châle lui cachait le visage. Il ne connaissent ni Charvet ni moi. Donc, pas de bobo de ce côté-là !

— Mais maintenant vous allez dire au cocher...

— Pas une syllabe ! Vous êtes trop naïf, mon petit Philippe. Si vous croyez qu'ils n'ont pas pris le numéro de la voiture ! Demain le cocher sera retrouvé et interrogé. Et le pauvre diable dira, sans y chercher malice, tout ce qu'il aura vu et entendu.

— Mais alors...

— Alors, mes enfants, vous allez faire ce que je vous dirai, ce n'est pas plus malin que ça ! Et pour commencer, je suis pochard, Charvet est pochard, Herbel est pochard, vous êtes pochards, nous sommes pochards. Est-ce compris ?

— Oui...

Valentine eut un petit rire gazonilleux ; les deux hommes s'esclaffèrent en toute franchise. C'est que malgré la mort qui venait de les frôler comme une chauve-souris mauvaise, malgré tout, ils étaient jeunes et gardaient la belle insouciance du jeune âge.

— Quelle drôle de combinaison tout de même ! fit Charvet en essayant ses yeux mouillés de gaieté.

— Il n'y a pas de drôle de combinaison, reprit Montadert imperturbable : il y a les combinaisons qui ratent et les combinaisons qui réussissent. Or, je veux réussir ; Herbel, es-tu de force à porter Mlle Weber du boulevard Rochechouart à la rue Saint-Vincent ?

— Oui, certes.

— Eh bien ! mon bonhomme, nous allons commencer par faire du boucan dans la voiture afin que le cocher soit bien convaincu de notre ivrognerie ; puis, nous l'arrêterons net dans quelques secondes. Mlle Weber se contraindra à faire quelques pas ; l'incertitude de son allure viendra même en aide à notre mensonge. Je crierai : « la portera ! » Charvet crierà : « la portera pas ! » Au bout de trois minutes, Philippe empoignera sa fiancée et nous prendrons notre course dans la direction de l'Elysée, laissant le cocher se rouler sur son siège, bien convaincu qu'il a eu affaire à un quatuor de calicots en gouquette, et faites bien attention à ceci : sans adresse, sans indication aucune. Est-ce compris ?

— Oui, Bonaparte.

Trois quarts d'heure après, dans la petite maison de la rue Saint-Vincent, Valentine et Philippe, Montadert et Charvet se trouvaient réunis.

(Lire la suite au prochain numéro.)

LA BANDE DES CHAUFFEURS

Roman historique et dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

DEUXIÈME PARTIE

XVII (suite).

Aussi lâche que féroce, le Borgne-de-Jouy ressentait parfois des accès de colère tellement furieux qu'ils confinaient à la démence. Il avait alors des convulsions d'épileptique, après lesquelles il tombait dans une prostration complète. Avec cela, une passion effrayante, monstrueuse, et dont il tirait vanité, pour le sang. La vue du sang tout chaud le mettait en joie, et non seulement la vue, mais encore la saveur. Ainsi, quand dans ses tournées de pingre errant à travers la plaine, il voyait à la porte d'un maréchal une vache ou un cheval près d'être saignés, il sollicitait, comme une faveur, de coller, avec une hideuse avidité de vampire, ses lèvres à la veine ouverte, et d'aspirer l'affreux liquide (1).

Quand Pigolet abattait ses bêtes, il aimait à chouriner mulets, chevaux, vaches et bourriquets, à se barbouiller de sang des pieds à la tête, puis à s'en gaver.

Le jour où la belle Rose Bignon riposta de si énergique façon, le Borgne voyant les gueux l'asticoter sans mesure, et ne se sentant pas de force à répondre, eut un accès, d'autant plus sérieux, qu'il était plus humilié. Il tomba ensuite dans un « coma » si profond, que Baptiste-le-Chirurgien, le voyant en danger, le saigna copieusement.

Le coquin revint à lui, hagard, furieux encore, mais calmé. Apercevant la cuvette à demi pleine de sang — son propre sang — il s'écria :

— Donne-moi ça, Baptiste ! Le sang, vois-tu, c'est ma soupe à moi.

Alors, chose à peine croyable, il saisit la cuvette, en lappe goulument le contenu, et lèche avec sensualité les bords et le fond du vase (1).

Voyant Rose tendrement assise près du Meg et ne lui faisant même pas l'aumône d'un regard, quand il croyait si bien la tenir, son ancienne colère le reprend. Mais, rendu circonspect par la présence de Finfin, qui l'écrabouillerait comme un limaçon, il se tient dans une prudente réserve, se contentant de maugréer :

— La sacrée poniffe en est plus que jamais coiffée.

« Oh ! si elle pouvait connaître la rage qui gronde en moi, elle aurait peur... sinon pour elle, du moins pour ce Meg de malheur.

« Il est fort et brutal comme un cheval, mais je suis patient et rusé comme un renard, et je me vengerai.

Tout cela, pourtant, se fût borné peut-être à des menaces et à des récriminations, si Finfin eût continué à témoigner cette froideur à Rose Bignon.

Mais celle-ci, voyant peu à peu son ancien époux mollir et quitter cette attitude farouche du premier moment, redoublait de caresses, de douces paroles, de protestations, pour le reconquérir.

— Oui, mon François, lui disait-elle, tu souffres, je le sens... Je connais bien ces crises que te causaient parfois les échecs avec les pantés...

« Cela ne sera rien, va !...
« N'es-tu pas toujours le plus fort, le plus brave, le plus terrible ?...
« Ah ! ils pleureront des larmes de sang ceux qui t'ont offensé...
« N'est-ce pas ?

— Si tu savais, Rose !... s'écrie tout à coup Finfin, obéissant à un subit besoin d'expansion, en sentant la détente se produire dans ses nerfs et dans son cerveau.

— Dis ! dis François... ne me cache rien, pour que nous soyions tous deux à les haïr.

« Parle ! je me sens une envie folle de

* Voir l'ŒIL de la Police n° 31.

(1) Historique.

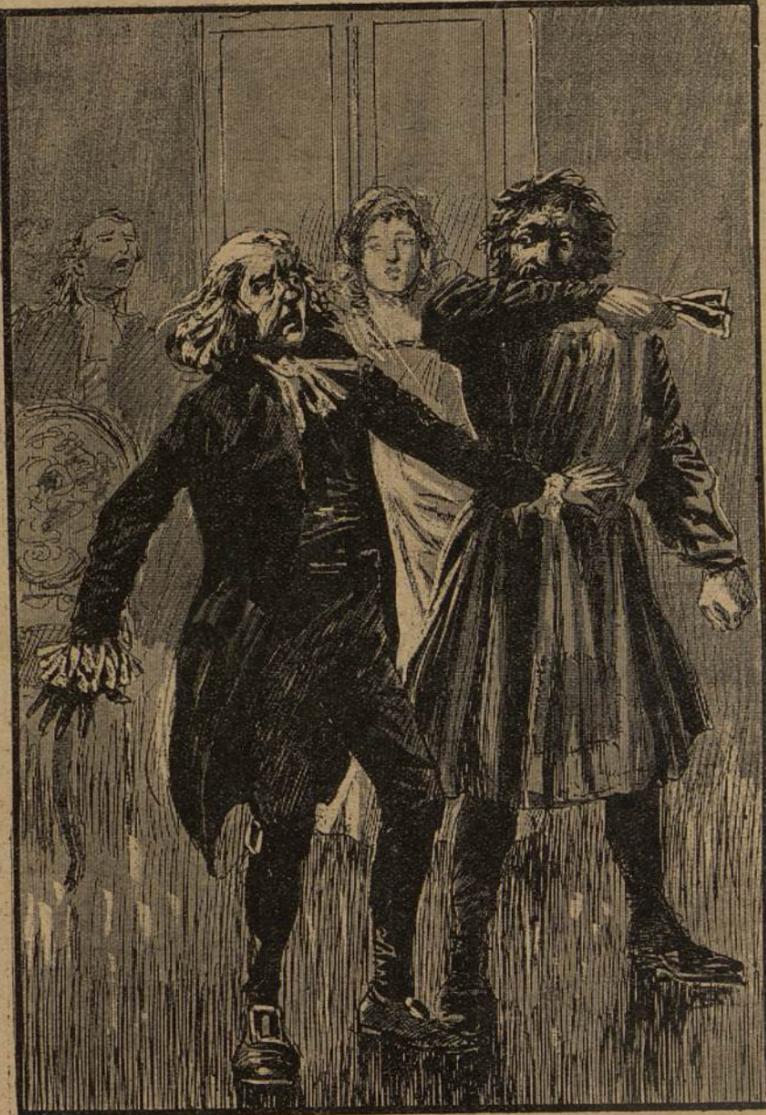
mordre à belles dents en plein cœur de pantés.

« Je veux, comme la Grande-Marie avec le Rouge-d'Auneau, rifauder et massacrer avec toi... je veux flamber la viande aux « pégoisseurs » (pouilleux) de Beauce, leur scier le colas, et te montrer si je suis digne d'avoir été ta daronne...
— Bien cela, Rose !... Bien, ma fille !...

— Oh ! dit-il, en fouillant sa poitrine avec ses ongles, vous me paierez ça tous les deux...

« Mon parti est pris : à la première occasion je quitte la bande et je mange le morceau (je trahis).

« Toi, coquine, je veux te voir au « pré » (bagne) et toi, Finfin, « buté par Charlot » (guillotiné par le bourreau).



LA BANDE DES CHAUFFEURS. — Comme le bandit n'obéit pas assez vite, Pitois lui arrache son rabat.

XVIII

tu es une vraie pingresse, qui sais aimer et haïr !...

— François !... assez !... c'est trop de bonheur pour moi... ce que tu me dis là... me fait mourir !...

« Viens !... là... dans notre ancienne chambrette... où nous nous sommes tant aimés... ici, les pingres nous voient et nous écoutent... là, tu me diras ce que les gonciers t'ont fait... pourquoi ta haine... et nous combinerons une vengeance épouvantable... Tu sais si je suis femme de bon conseil.

Le Meg, de plus en plus apaisé, vaguement ressaisi par la superbe créature, la suit dans son réduit, pendant que les gueux emballent les armes, les provisions, les nippes, et débarrassent le sous-terrain avant de l'évacuer.

Et le Borgne-de-Jouy, fou de jalousie, grinçant des dents, trop lâche pour assassiner son rival, trop épris pour lui céder la place, se glisse près de la porte, essayant d'intercepter un mot, un geste...

Finfin démasqué, voyant Valentine à jamais perdue pour lui, fut pris d'une véritable folie homicide. Torturé par une jalousie effroyable, devant la jeune fille radieuse, transfigurée, sous le regard de Jean ; sentant la réprobation et le mépris qu'il lui inspirait, il résolut de finir en bandit cette scène inoubliable.

Que lui importait un meurtre de plus, à lui, l'implacable destructeur, pourvu que l'adorable créature succombât de sa main, et que Jean, ce Jean exécré, portât désormais au cœur une plaie incurable !

C'est alors qu'il prononça ces paroles atroces :

— Elle sera mienne, ou morte !

Puis il fit feu de son pistolet. Etant donnée l'infailible adresse de Finfin, Valentine devait s'abattre foudroyée.

Mais Jean a pressenti l'acte du brigand, en le voyant porter la main à sa poche, quelque rapide qu'ait été son geste. Instinctivement il s'élança devant Valentine, la couvre de son corps et présente fièrement sa poitrine à l'assassin, au moment où retentit le fracas de la détonation.

Le juge Bouvard, le capitaine, les époux Foucher, Pitois, l'abbé de Faronville poussent un cri d'angoisse et se lèvent tumultueusement.

Valentine pâlit, comme si elle avait été atteinte elle-même et enlace Jean de ses deux bras, en criant :

— Oh ! il ne l'a pas tué... non... Dieu ne serait pas juste !...

« Jean !...

Le capitaine Bouvard a bondi à travers le salon, et ses mains amies, qu'une mortelle angoisse fait trembler, palpent la poitrine du jeune homme avec cette délicatesse de toucher familière au soldat, expert en blessures.

Mais le colosse reste debout, sans trouble, sans apparence de défaillance. Il sourit doucement à Valentine et murmure :

— Sauvée !...

Le capitaine aperçoit au drap du gilet une déchirure et sent quelque chose de résistant. C'est la crosse d'un pistolet, sur laquelle vient de s'aplatir la balle...

— Oui, Dieu est juste, dit-il, répondant à l'exclamation désespérée de la jeune fille, car il a empêché ce crime abominable.

Valentine, partagée entre la terreur et la joie, qui si rapidement lui succède, cesse d'étreindre Jean et s'élança vers la comtesse.

— Mais vous ne voyez donc pas, dit-elle éperdue : ma mère se meurt !

Depuis le moment où le juge de paix a lu la terrible lettre du vieux Montville, Mme de Rougemont crispée, hagarde, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, n'a pas prononcé un mot. Ces révélations épouvantables, cet effondrement navrant, qui lui montrent avec tant de brutalité la profondeur de son aveuglement, l'ont terrassée. Incapable de protester, de se mouvoir, presque de penser, elle est restée là, inerte, jusqu'au moment où Finfin accomplit sa sauvage tentative.

Il lui semble alors que le coup de pistolet tiré sur Valentine l'atteint en plein cœur, et que peu à peu la vie se retire de son être.

Pendant que chacun s'empresse autour de Jean, elle glisse lentement de son fauteuil et tombe rigide, convulsée, sur le tapis, aux pieds du Curé-des-Pingres, demeuré anéanti sur son siège.

Valentine, trop faible pour la soulever, s'écrie :

— Jean !... Renée !... au secours !... aidez-moi !...

Le jeune homme soulève sans efforts la malheureuse femme et l'emporte, suivi de Valentine et de Renée.

Il la dépose sur un lit et revient discrètement au salon, la laissant aux mains des jeunes filles qui lui prodiguent les soins les plus intelligents et les plus dévoués.

Pendant que le jardinier, Pierre Guérin, court au bourg chercher le médecin, Jean a rejoint les invités et trouve Pitois, le bon Jacquot, embrassant éperdument les vieux fermiers, qui pleurent comme des enfants.

— Nout' petiot !... nout' cher petiot !... sanglotte la mère Foucher... quasiment not' fiou.

— Et un brave gars, renchérit le bonhomme, un bon cœur dévoué à nout' cher petit Jean, que j'avons si tellement été mauvais pour li, mon Dieu Seigneur !...

« Femme !... c'est à genoux, qu'il faut l'prier de nous pardonner.

— Et moi, Jean, dit à son tour le juge de paix, moi qui ai perdu le sommeil, depuis le jour où votre innocence me fut révélée, serez-vous assez généreux pour

oublier tout le mal que je vous ai fait ?

— Laissons cela, voulez-vous, dit le jeune homme en serrant leurs mains avec une émotion qu'il ne cherche pas à dissimuler.

« Vous, juge, vous avez agi en votre âme et conscience... »

« Vous, pauvres victimes, une ressemblance fatale vous a trompées... »

« Je n'ai rien à vous pardonner, puisque je n'ai jamais eu la moindre amertume contre vous, et que toutes mes misères sont imputables à la seule fatalité. »

« Et aujourd'hui, je bénis ces épreuves si dures, si douloureuses, d'où je sors, meilleur, plus fort et comme trempé à la rude école de l'adversité. »

Pendant cette scène touchante, le Curé-des-Pingres, de plus en plus mal à son aise, avait tout doucement quitté son siège, et pas à pas, comme un renard apercevant une issue, se rapprochait de la porte.

Il allait bel et bien gagner le vestibule et s'enfuir à la faveur du désordre qui régnait à Rougemont.

Mais l'attendrissement n'empêchait point Pitois de veiller à tout.

S'arrachant brusquement des bras de son oncle et de sa tante, il s'élança vers le vieux greudin, empoigne les basques de son habit à la française et lui dit :

— A nous deux, monsieur le curé !

Le misérable, épouvanté, croyant qu'on va l'égorger ou le livrer à la justice, blêmit, claque des dents et gémit :

— Grâce !... ne me tuez pas !... j'avoue tout... pardon... »

— N'aie donc pas peur, répond Pitois en goguenardant : nous ne sommes ni bourreaux ni assassins.

« Je veux seulement prouver à M. le chevalier de Faronville, à M. le juge Bouvard et à son fils le capitaine, que nous avons dit l'exacte vérité. »

« C'est bien toi, le Curé-des-Pingres... le curé de la bande à Finfin, n'est-ce pas ? »

— Oui !... grâce !... pardon !... c'est Finfin qui a voulu, n'ayant pas de curé pour de vrai, que je le marie à la « jeunesse » de Rougemont.

« Il est mon chef... j'obéissais... sans cela, il m'eût scié tout vif entre deux planches. »

— Toi ! un ancien galérien... »

« Je ne suis point des plus dévots, moi ; eh bien, je trouve dégoûtant que tu aies osé prendre les vêtements d'un prêtre. »

« Faut m'ôter ça... et leste. »

Comme le bandit n'obéit pas assez vite, Pitois lui arrache son rabat, l'en soufflette à tour de bras, et lui retire son frac noir alors réservé aux ecclésiastiques.

Mais Pitois a la main dure. En empoignant le drap, il prend la chemise et tire si fort, qu'il enlève un vaste lambeau et met à nu l'épaule du Curé-des-Pingres.

— Tenez, Messieurs, si vous voulez voir la place où le bourreau a imprimé son fer rouge, c'est facile.

Tous avancent anxieusement la tête et Pitois, pour faire saillir les lettres, applique sur l'épaule du sacrifiant une formidable claque.

Soudain la peau rougit, devient cramoisie, sauf en trois places restées livides : les cicatrices qui ont succédé à la brûlure. Ces cicatrices forment trois grandes lettres, se détachant, blafardes, sur le fond écarlate G. A. L. le commencement du mot : Galérien.

— Il ne peut y avoir aucun doute, s'écrie le juge de paix, cet homme est un ancien forçat.

« Monsieur l'abbé de Faronville peut se convaincre. »

— Oh ! de grâce, mon cher juge, laissons cela !... »

« Vous me voyez atterré, ne sachant plus que dire, ni que penser devant pareille audace... »

« Quelle honte et quelle douleur pour nous ! »

Pitois, fort à propos, interrompt les lamentations du vieillard qui se reproche amèrement d'avoir usé de contrainte envers Valentine, et méconnu cet amour inaltérable qu'elle prétendait conserver pour Jean, le cher méconnu.

Pitois, voyant la demi-nudité du vieux misérable, ramasse la souquenille qui cachait précédemment les vêtements de Blairiot, la jette sur le dos du Curé-des-Pingres, le traîne jusqu'à la porte, et lui administrant sous forme d'adieu, un énorme coup de pied au bas des reins, lui dit :

— Hors d'ici, mauvaise graine de

gueux, et souviens-toi que si jamais je te rencontre sur mon chemin, toi ou tout autre de ta bande, je te tue comme un chien fou.

Le coquin, sans réclamer son reste, descend quatre à quatre, trouve le Gros-Normand blotti derrière la grande porte, se demandant à chaque instant s'il ne va pas payer pour son maître.

Nul n'avait fait attention à lui, et il attendait l'ouverture de cette porte pour s'élançer au dehors.

Au moment où le Curé-des-Pingres le rejoignait avec une vitesse accélérée par le coup de pied de Pitois, le lourd panneau s'entrebâillait devant le citoyen Hacke, l'officier de santé accourant près de la comtesse.

Les deux bandits jaillissent d'une seule et même poussée jusque sur le pont-levis, et détalent à travers champs, au nez du médecin stupéfait.

Malgré les soins de Valentine et de Renée, Mme de Rougemont ne revenait point à elle.

Cet évanouissement prolongé, compliqué de gestes fébriles, incohérents, alarma vivement l'officier de santé, qui tout d'abord craignit un transport au cerveau. Sans plus tarder, il pratiqua une saignée copieuse, le remède alors à la mode, et attendit, de plus en plus inquiet.

La saignée produisit d'abord un bon effet. La comtesse peu à peu reprit ses sens, la respiration se rétablit et les contractions si pénibles des membres cessèrent.

Mais la raison ne revenait point. La pauvre femme se mit à délirer au grand effroi des jeunes filles ; et le médecin, silencieux, examinait d'un œil perspicace les signes de plus en plus accentués d'une grave affection cérébrale.

Il ordonna une potion calmante, parla d'essayer de puissants dérivatifs et sortit, promettant de revenir dans quelques heures, sans pouvoir donner à Valentine d'autres encouragements que de vagues paroles d'espoir.

Après l'exécution très sommaire du Curé-des-Pingres, l'abbé de Faronville, inquiet, s'en vint près de sa nièce. Elle ne le reconnut même pas.

Le citoyen Hacke, en partant, l'avait engagé à faire venir au plus tôt son collègue et ami, le citoyen Pierre Bru, le médecin de Bazoches, et cette proposition, d'un homme de la haute valeur scientifique de l'officier de santé d'Asnières, avait fort effrayé le vieillard.

De son autorité privée, Jean de Montville, certain que son intention serait agréée par Valentine, s'installa au château de Rougemont avec son fidèle Pitois.

Le juge de paix donna toute son approbation à ce projet, bien qu'il eût préalablement songé à offrir sa maison aux deux amis, en attendant la revision du procès de Jean, revision qu'il allait provoquer sans retard.

— Vous devez rester ici, de toute façon.

« Le château, bien que rapproché du bourg n'en est pas moins isolé... une attaque des bandits est à redouter, et vous renforcerez notablement la garnison. »

— Oui, ajoute le capitaine, vous avez tout à craindre, et je serais d'avis de vous envoyer cinq ou six hussards... »

— Merci, mon cher capitaine et de tout cœur.

« Mais, en cas d'alerte, vous connaissez la seconde issue du souterrain de Tressonville, et nous trouverions en un moment un refuge assuré dans l'ancienne cache. »

« N'est-ce pas, Pitois... je veux dire Jacquot ? »

— Oui, Blairiot... je veux dire : Monsieur Jean... »

— Nous aurons bien du mal à nous habituer à reprendre nos noms... »

— A propos de la cache, avez-vous des nouvelles de Mathias Lecerf ? »

— Aucune.

— Je commence à être inquiet sur le sort de ce brave garçon.

— Nous également.

« Et votre bon chien Moustache, cet auxiliaire si brave et si dévoué de votre rude existence ? »

— Moustache garde le souterrain. Il viendra ce soir rejoindre son camarade Ramonat dans la cour de Rougemont.

« A eux deux, ils valent au moins quatre hommes. »

— Ainsi, vous refusez mes hussards ?

— Jusqu'à nouvel ordre, je vous remercie.

« Du reste, ils vont bientôt vous être indispensables, car, ou je me trompe fort, ou vous allez prochainement battre la plaine... et rudement. »

« Mon ancien ennemi, le gendarme Vasseur, aura une fière besogne maintenant que la véritable individualité de Finfin est connue, ajoute tristement Jean de Montville... Après cette épouvantable scène du Millouard... »

« Et je ne puis rien !... La vengeance m'est interdite !... Ce misérable que j'épie depuis si longtemps m'échappe... »

— Mais il est une autre manière de l'atteindre, de le réduire à l'impuissance, interrompant vivement le capitaine.

« C'est de traquer sa bande sans trêve, sans merci... C'est de briser entre ses mains l'instrument formidable dont il joue en virtuose du crime... »

— Pour cela, comptez sur moi... sur nous.

— Je n'attendais pas moins de votre vaillance ; et Jean de Montville n'aura rien à envier à Blairiot, n'est-ce pas ? »

« A demain, mon ami, je viendrai prendre des nouvelles. »

— Vous partez ?

— Au plus vite !

« Je dois me hâter pour envoyer Bru le plus tôt possible, car l'état de Mme de Rougemont me paraît exiger de suite son arrivée. »

Les deux amis se serrèrent énergiquement la main, et le capitaine ayant pris congé, partait pour Bazoches.

De son côté, le juge de paix allait informer son collègue d'Asnières des graves événements qui venaient de s'accomplir, et combinait avec lui les mesures de sécurité motivées par la déclaration de guerre de Finfin.

Cependant, les époux Foucher, tout entiers au bonheur d'avoir retrouvé leur neveu, ou, pour mieux dire, leur fils d'adoption, Jacquot, dit Pitois, voyaient arriver avec un cruel serrement de cœur l'instant de la séparation.

Près de rentrer à la ferme de Gaulay, si éloignée de toute agglomération importante, les bons vieux, appréhendaient, non sans motif, la vengeance de Finfin.

Mais Pitois, jamais embarrassé, a une idée de génie.

— Peuh ! dit-il, avec son geste familier d'homme qui en a vu bien d'autres, c'est pas la place qui manque, ici, et y a dans les communs, des chambres à loger la moitié d'un pays.

« Je vas demander à Blairiot... à Monsieur Jean, de prier mademoiselle d'arranger ça... »

« Elle, si bonne, si obligeante, vous donnera certainement un coin où vous serez en sûreté, près de nous. »

« D'abord, moi, faut que j'niche quelque part, c'est pas ? »

« Eh ! ben, vous partagerez mon domicile... »

Ce fut la première demande adressée par Jean à Valentine et il est superflu de dire qu'elle fut accordée de grand cœur.

Enfin rendus l'un à l'autre, après tant de tribulations et de souffrances, les vaillants jeunes gens ont à peine eu le temps matériel d'échanger quelques mots, tant la succession des événements a été rapide et dramatique jusqu'à l'inévitable.

L'arrivée de Blairiot et de Pitois, leur déposition accablante, le témoignage écrasant du mort, la tentative criminelle de Finfin, le dévouement de Jean, le mal foudroyant de la comtesse de Rougemont... il n'y a pas eu, au milieu de tout cela, place pour un épanchement.

Et, pourtant, que de choses Valentine et Jean n'ont-ils pas à se dire : confidences poignantes, aveux brûlants, déceptions navrantes, espoirs inébranlables survivant à l'absence, à la calomnie, à la pensée de la mort, à tout !

Mais le devoir leur ferme la bouche et arrête sur leurs lèvres ces mots divins qui débordent de leur cœur et que leurs yeux expriment avec tant d'éloquence et de tendresse.

Oh ! les adorables moments dérobés inconsciemment aux angoisses présentes ; oh ! la suprême félicité entrevue malgré les redoutables prévisions d'un avenir à peine éclairci !

Et combien Valentine est heureuse d'abdiquer aux mains de Jean une partie de cette autorité que lui donnent les circonstances et de lui dire à chaque moment :

— Comme vous voudrez, Jean !

... Ce que vous déciderez sera toujours très bien, mon ami.

Ainsi pour l'installation des époux Foucher dans un petit appartement au-dessus des communs ; pour l'organisation de la défense du château ; pour la répartition du service, pour les rapports avec l'autorité, pour tous ces détails exigeant de la décision, de l'expérience, de l'ascendant.

Le vieux chevalier de Faronville, encore tout troublé à la suite du drame intime qui s'est déroulé dans le salon, ne sait plus que penser, demeure ébahi et fait à la jeune fille quelques timides observations.

— Ainsi, ma nièce, vous installez ici ce... ce jeune homme... cet inconnu ?

— Jean de Montville, qui m'a sauvé la vie ! Jean de Montville que j'aime et qui est mon fiancé depuis plus de quatre ans... oui, mon oncle... répond gravement la jeune fille.

« Ne trouvez-vous pas que ce soient là des titres suffisants pour avoir le droit de m'aider et de me protéger ?... »

— Mais mon enfant, le monde pourrait supposer ?... »

— Le monde... qui ? supposer... quoi ?... »

— Votre mère étant, hélas, incapable de vouloir et de penser, peut-être eût-il été convenable de me demander avis... ou tout au moins de me prévenir... pour que les responsabilités morales... résultant de l'introduction d'un étranger... d'un inconnu à Rougemont... »

Brusquement, Valentine l'interrompt avec une décision que le vieillard ne lui connaît pas.

— Mon oncle, cette triste situation qui me rend maîtresse de mes actes, ce n'est pas moi qui l'ai créée.

« Vous auriez dû m'épargner le regret de vous faire observer que ceux qui voulaient lier ma destinée à celle d'un bandit ont perdu le droit de parler de responsabilités. »

« Ceux qui ont introduit ici un faux Montville, n'ont pas davantage qualité pour évincer le vrai. »

« Jean de Montville est mon fiancé parce que je l'aime, et il reste ici, parce que je le veux. »

« Je vous le présenterai officiellement quand vous en témoignerez le désir... »

— Inutile, mon enfant !... inutile, répond le bonhomme interdit.

« Il s'est présenté lui-même de trop vaillante façon pour que je récrimine. Vos raisons, vos volontés sont parfaitement respectables, et j'y souscris d'autant plus volontiers que je vous aime de toute âme, ma chère mignonne. »

— Merci, mon oncle : je n'attendais pas moins de votre esprit et de votre cœur, dit Valentine avec douceur, mais avec fermeté.

« Vous me comprenez d'autant mieux, que j'ai souffert injustement, des jours, des mois, des années, sans un mot, sans une plainte ! »

« C'est pourquoi je veux rester maîtresse d'actes auxquels sont attachés mon bonheur et ma vie ! »

Quelques moments après, quand l'abbé fut retourné près de la comtesse, Jean informé par Valentine des termes de l'entretien, sourit doucement aux scrupules du bonhomme, lui baisa tendrement la main et ajouta :

— Parlons de choses sérieuses, voulez-vous ?

« Nous sommes prêts à repousser un coup de main en cas d'attaque cette nuit. »

« Votre chien de garde est en liberté dans la cour... »

— Un complice de l'ami inconnu, n'est-ce pas ? ajoute, avec un bon sourire, Valentine.

— Il n'est pas le seul.

« Il y a encore Etienne Leluc, l'ancien soldat, qui effaçait nos pas et parfois nous fournissait des vivres. »

« Je le recommande à votre bienveillance. »

— Tous ceux qui de près ou de loin vous ont aidé, me sont et me seront toujours chers, mon ami.

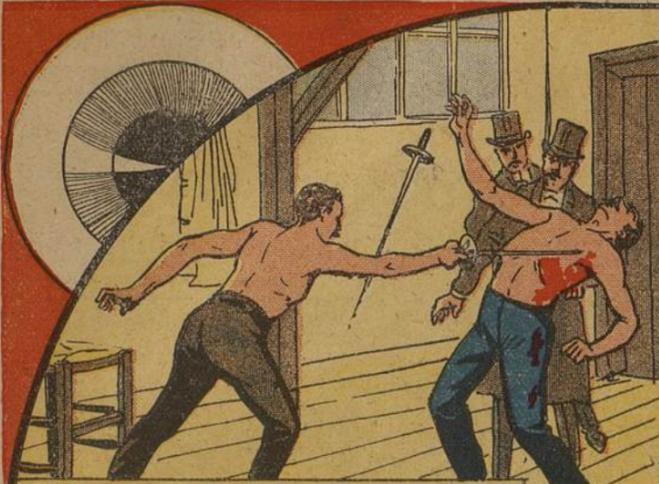
« Votre brave Jacquot est heureux avec ses bons parents, n'est-ce pas ? »

— Heureux n'est point assez dire.

« Il y a comme un grain de folie dans sa joie... »

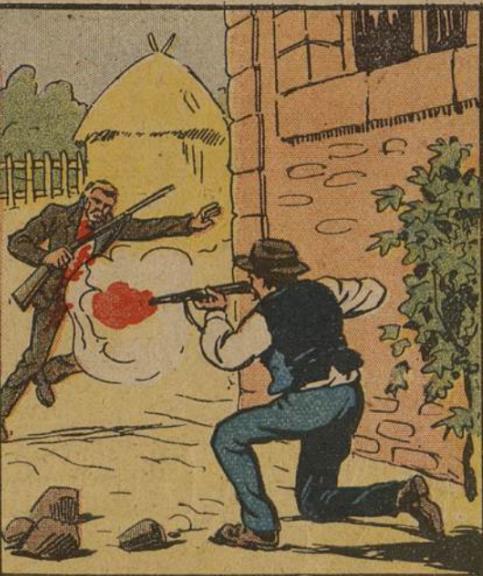
« Si vous saviez, quelle vénération pour vous... quelle affection pour moi !... »

(Lire la suite au prochain numéro.)



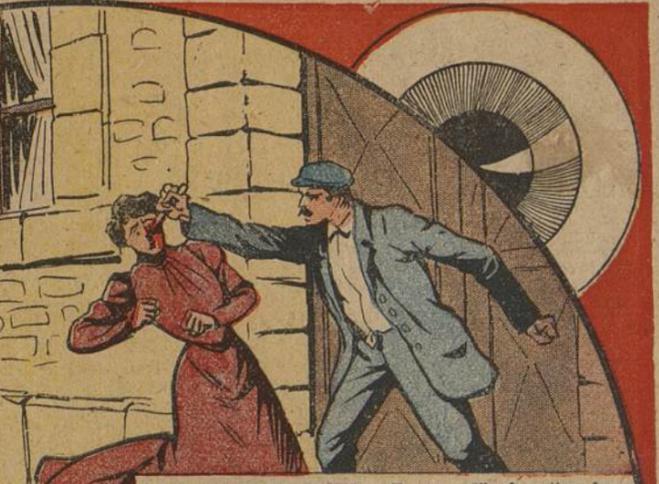
UN DUEL MORTEL. — Un duel a eu lieu entre un grand-officier honoraire de la cour, et un grand-enseigne de la cour. Ce dernier a reçu trois coups d'épée à la poitrine, dont le dernier a perforé un muscle intéressant le poumon. L'état du blessé est désespéré.

PORTUGAL.



DRAME PASSIONNEL. — A Anterive, dans une métairie, une femme trompait son mari avec un maître-valet du voisinage. L'autre trait n. le mari aperçut son rival dissimulé sous la fenêtre. Il prit aussiôt un fusil et pour effrayer son rival, tira un coup de feu en l'air. L'autre armé aussi, riposta et atteignit le mari en pleine poitrine, le blessant mortellement. Le meurtrier a été arrêté.

TOULOUSE.



LES AMANTS TRAGIQUES. — Une jeune fille, domestique dans un restaurant, passait, rue Neuve-Popincourt, quand, de l'embrasure d'une porte, surgit un individu qui, sans prononcer une parole, se jeta sur elle et la frappa d'un coup de couteau en plein visage. On transporta la malheureuse, dont l'état est désespéré, à l'hôpital Saint-Louis. Le meurtrier, un cuisinier, son ancien amant, l'a tuée pour se venger de son abandon.

PARIS.



UNE VENGEANCE. — Un jeune Russe a tiré cinq coups de revolver sur une de ses compatriotes, jeune fille de 20 ans, la blessant au bas-ventre. Le meurtrier, a déclaré avoir agi sur l'ordre du parti révolutionnaire russe qui avait été averti que la jeune femme était un agent provocateur au service de la police russe.

ALLEMAGNE.



UN ÉVENTREUR. — Depuis quelque temps des femmes et des jeunes filles sont frappées par un individu à coups de couteau. L'autre jour, ce misérable s'est approché d'un jeune garçon qui, avec sa sœur, gardait les troupeaux dans un pré, au bord de la route de Schelegel. Il porta plusieurs coups de couteau à la fillette, puis il prit la fuite.

ALLEMAGNE.



TRIOLOGIE DRAMATIQUE. — A Schopflin, une femme fut attaquée par un individu. Elle lui résistait, il l'assomma. Puis, il se réfugia dans un bois voisin de la gare et brûla la cervelle. Le chef de gare à cette vue, eut une telle émotion qu'il tomba mort à côté du cadavre du meurtrier.

ALSACE-LORRAINE.



MEURTRER DE SA FEMME. — Un crime ignoble a été commis à Caen par un Italien, qui a tué sa femme en lui écrasant la tête à coups de pierre. Cet individu vivait aux crochets de sa vicine. Après avoir commis son crime, il parcourut le village en criant qu'il venait de tuer sa femme. Il faillit être lynché et il fallut l'enfermer pour le soustraire à la fureur de la foule.

TOULON.



UN DRAME A LA CHAMBRÉE. — Dans le courant d'un après-midi, un soldat colonial âgé de 24 ans, a été frappé dans la chambre de deux coups de couteau par un camarade avec lequel il avait une discussion. Le meurtrier a été arrêté et la victime est à l'hôpital.

BREST.



UNE LEÇON. — Le cordonnier Voigt, de Berlin, connu sous le nom de capitaine de Kopezik, se trouvait à Saint-Avold dans un établissement public. Plusieurs sous-officiers furieux du rôle ridicule que Voigt avait fait jouer à l'armée prussienne, l'ont fortement molesté et Voigt, après s'être fait soigner, a quitté la ville dès le lendemain.

ALSACE-LORRAINE.



DRAME DE FAMILLE. — A Winterthour, un élève de l'École normale, âgé de 22 ans, a tué d'un coup de revolver son père, conseiller municipal et tenancier de l'établissement du Français; puis, tournant son arme contre lui-même, le meurtrier s'est fait sauter la cervelle. Le crime a été motivé par un conflit de famille.

SUISSE.



HORRIBLE ASSASSINAT. — Un boucher, âgé de 25 ans, a été assommé en pleine rue par un amant de sa maîtresse, aidé de celle-ci, une domestique, alors qu'il rentrait au domicile de ses parents. Les deux maxillaires étaient fracturés et le nez écrasé. Une mise en scène avait été alors préparée, afin de simuler un accident. Une corde enroulée autour de la victime devait laisser supposer qu'en voulant descendre par la fenêtre, la corde s'était rompue et que dans sa chute, il s'était tué.

ST-ETIENNE.



LE CRIME D'UN APACHE. — Vers deux heures du matin, un ébéniste passait boulevard Beaumarchais, quand un individu armé d'un revolver s'approcha de lui par derrière et lui tira une balle presque à bout portant. L'ébéniste, se dégageant légèrement, fut tiré à ce moment, se mit le projecteur dans l'œil gauche. Il mourut une demi-heure plus tard. Le meurtrier, un apache, s'était vengé du malheureux qui l'avait fait arrêter, il y a deux ans.

PARIS.



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS LE SUD-OUEST

COUPS DE REVOLVER. — Dans une auberge, un entrepreneur se trouva en présence d'un ancien ouvrier qu'il avait congédié. Ce dernier, s'emparant d'une barre de fer voulut en frapper son ancien patron. Mais celui-ci, s'armant de son revolver, en tira un coup sur son agresseur qui fut sérieusement atteint. **QUILLAN.**



UN CRIME. — Un Espagnol, travaillant dans le pays, se prit de querelle avec un de ses camarades. Les deux hommes se battirent, et le premier, tirant son couteau, l'enfonça dans le ventre de son adversaire, qui fut tué sur le coup. Alors le coupable souleva le cadavre et le cacha dans l'auge d'une fontaine. Le criminel est arrêté. **MAULÉON.**

INFANTICIDE. — Une servante, séduite et abandonnée, fut prise l'autre soir des douleurs de l'enfantement. Elle s'enfonça dans un taillis, y accoucha, tua son enfant et l'y laissa. La jeune femme est dans un état très grave. **BUSSIÈRE-GALANT.**



A COUPS DE BÈCHE. — Un jeune homme et un vieillard vivaient en mauvaise intelligence. L'autre soir, ils en vinrent aux coups. Pousés par la colère, le jeune homme asséna sur la tête du vieillard un terrible coup de bêche et lui fit au crâne une grave blessure. **LE FOUSSERET.**

UNE DISCUSSION QUI FINIT MAL. — Au cours d'une discussion survenue cours Saint-Médard, entre deux jeunes gens, tous deux domiciliés à Audéran, le premier a été frappé par son adversaire d'un coup de couteau au bras gauche. **BORDEAUX.**



UN DRAME DANS UN DÉBIT. — Des ouvriers espagnols, employés au cassage des cailloux, entraient l'autre soir dans un débit. Le café et du couteau qui avait eu une discussion avec un dans la journée, les y re cueillit. Après avoir échangé quelques mots avec eux, il sortit un revolver et tira à bout portant sur un des ouvriers qui fut tué sur le coup. **SAINTE-S.**

UN GESTE MALHEUREUX. — Un gardien de nuit, chargé de surveiller des marchandises qual des Chartrons, s'est laissé emporter par la colère, au point de frapper violemment à la tête gauche, avec un maillet, un manœuvre, qui le menaçait parce qu'il faisait des observations à des réverbères. Le coup fut si brutal que le manœuvre roula comme une masse sur le sol et qu'on le transporta sans connaissance à l'hôpital. Le gardien de nuit tricolore a été écroué au dépôt. **BORDEAUX.**



LES AFFAIRES DE FAMILLE. — Deux beaux-frères vivaient en mauvaise intelligence. Or, le petit garçon de l'un d'eux ayant laissé ses ciseaux passer sur le terrain de l'autre, les deux beaux-frères se disputèrent. Enfin le père du bambin voulut se retirer avec l'enfant, mais son adversaire se précipita sur lui, et lui porta au côté gauche un violent coup de couteau. **SANTONS.**

LE COUPON DE DENTELLE

Fernand Vilard était un jeune homme de haute taille, sec et nerveux, d'un caractère ombrageux, violent, vindicatif et sournois. Il avait un regard dur dont l'éclat offusquait. Une épaisse moustache noire cachait sa bouche aux lèvres pâles, et des mains aux doigts décharnés lui donnaient quelque chose de méphistophélique.

Son passé était déplorable; il avait encouru deux condamnations: l'une pour violences envers un agent de police, l'autre pour vol d'argent dans une maison de banque de Lyon où il était alors employé.

Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il revint à Paris, sa ville natale, où il retrouva une de ses petites camarades d'enfance, devenue une charmante jeune fille, depuis peu orpheline.

Tout de suite, il tomba amoureux d'elle, d'autant plus que Mlle Madeleine Dagny, c'était le nom de la jeune fille, passait pour avoir une fort jolie dot. Madeleine avait dix-huit ans à cette époque; elle était douce et aimable, d'un caractère romanesque, et d'une grande sensibilité.

Elle ignorait le passé de son ami; elle se laissa séduire par ses protestations de tendresse, et elle lui promit d'être sa femme.

Comme preuve de son engagement, elle lui donna une magnifique bague ancienne, qui lui venait de son père. Elle voulut la passer elle-même au doigt de son fiancé.

Mais, trop large pour l'annulaire du jeune homme, la bague glissa à terre.

Madeleine eut un petit frisson; elle était fort superstitieuse; elle vit là un mauvais présage.

En effet, elle apprit peu de temps après tout ce qui concernait le vilain passé de Fernand.

Elle en éprouva un grand chagrin; maintenant, elle ne pouvait plus songer à épouser cet homme taré.

Madeleine était aimée, en secret, par un autre de ses camarades d'enfance.

A peu près du même âge que Fernand, Jacques Despierris était de taille moyenne, un peu trapu.

Il plaisait par son caractère droit et franc, sa bonté, sa nature calme et réfléchie.

Lorsqu'il apprit que Madeleine avait renoncé à Fernand Vilard, il sollicita sa main.

La jeune fille qui se trouvait bien seule dans la vie, et qui, du reste, n'était pas sans éprouver quelque affection pour le jeune homme, accepta.

Ce fut alors que Fernand, furieux de se voir sacrifier à Jacques, conçut une haine violente contre celui-ci, et jura de se venger.

Mais il était trop poltron pour oser attaquer un adversaire en face dans un duel loyal.

Il résolut de le perdre dans son honneur. Un jour, Jacques était entré dans un grand magasin de la rive droite.

Il errait, de-ci, de-là, en flâneur, cherchant quelque objet dont il pût faire cadeau à sa fiancée.

Fernand l'avait vu entrer; il le suivit à distance.

Jacques, l'esprit absent, rêvant à Madeleine, tournait de tous côtés, sans but, allait à droite, à gauche, montait au premier étage, redescendait, hésitant à chaque rayon, se demandant ce qui ferait le plus de plaisir à Madeleine. Il sembla enfin avoir fixé son choix.

Fernand, un peu plus loin, arrêté devant le rayon de dentelles, ne le perdait pas de vue. Jacques avait le dos tourné, et comme il était un peu myope, il se pencha sur l'objet désiré, pour mieux l'examiner.

Fernand tenait sa vengeance!

Rapidement, il passa sa longue main entre deux dames qui étaient là, regardant les dentelles, et il s'empara d'un coupon de très grande valeur. Puis, il s'éloigna vivement, dans la direction de Jacques, toujours absorbé par ses achats; et, en passant, il glissa le coupon volé dans la poche du pardessus du fiancé de Madeleine.

Jacques n'avait rien senti...

Mais la vengeance de Fernand n'était pas

complète... il fallait que Jacques fût pris comme voleur... il allait le dénoncer...

Il n'en eut pas la peine... Le commis qui se trouvait au rayon des dentelles s'était tout de suite aperçu du vol; il avait vu la main saisir le coupon, mais n'avait pu distinguer le voleur, masqué par les deux dames.

Comme un inspecteur passait à ce moment, le commis le prévint du vol dont il venait d'être victime, en lui désignant vaguement le côté par où avait dû fuir le voleur.

L'inspecteur, qui depuis quelques instants avait remarqué l'allure indécise de Jacques, ses allées et venues suspectes, pensa immédiatement que ce devait être le coupable qu'on lui désignait.

Alors il s'approcha du jeune homme et lui glissa discrètement à l'oreille:

— Voulez-vous, monsieur, me suivre?

Jacques, interdit, se retourna vers celui qui venait de lui parler ainsi.

— Et pour quelle raison vous suivrais-je?

— Vous la connaissez... toute explication

ici est inutile.

Comme Jacques se récriait, l'inspecteur lui dit d'un ton bref:

— Pas de bruit!... Suivez-moi!...

Jacques allait se rebeller; mais, en homme du monde qui n'aime pas l'esclandre, il suivit de bon gré.

Il se disait qu'il y avait erreur; qu'on le prenait pour un autre; que tout s'expliquerait facilement tout à l'heure et qu'on lui ferait des excuses.

L'inspecteur l'emmena chez le commissaire de police où il exposa le fait.

Jacques, en s'entendant accuser d'un tel vol, haussa les épaules... cela n'avait pas le sens commun.

Il se nomma, donna son adresse, se recommanda de plusieurs personnes honorables.

Sans écouter ses protestations, le magistrat appela deux agents et donna à l'un d'eux l'ordre de fouiller Jacques.

Plongé dans sa grosse main dans les poches du jeune homme, l'agent retira tour à tour, un mouchoir... un paquet de cigarettes... une boîte d'allumettes...

Et Jacques, dont la conscience était fort tranquille, après un mouvement de révolte, avait fini par se calmer; même il commençait à s'amuser de voir sortir ainsi tous les menus objets qu'il portait sur lui; et il riait *in petto* de la déconvenue qui attendait le policier.

Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsque l'agent retira enfin le fameux coupon de dentelle d'une des poches du pardessus?

— Vous ne niez plus, cette fois? lui dit le commissaire.

— C'est trop fort! balbutia Jacques ahuri... je n'y comprends rien... qu'est-ce que cela signifie?

Le commissaire haussa les épaules.

Jacques reprit un peu de sang-froid.

— Je vous affirme, s'écria-t-il, que ce n'est pas moi qui ai mis cette dentelle dans ma poche!

— Elle y est venue toute seule? ricana le commissaire.

Cependant, l'agent continuait à chercher dans la poche de Jacques au fond de laquelle il sentait un petit objet, qui se dérobait sous ses doigts.

— Enfin, je le tiens! s'exclama-t-il.

Et il montra, triomphant, une superbe bague.

— Ah! ah! dit le commissaire... voilà du nouveau!

Jacques, de plus en plus stupéfait, ne trouvait pas une parole à dire; il regardait la bague, hochait la tête, puis regardait le commissaire, comme un homme qui cherche le mot d'une énigme.

— Cette bague est à vous? demanda le magistrat au jeune homme.

— Nullement, répondit Jacques...

— C'est bien, dit le commissaire, dont la conviction était faite: vous voudrez bien vous tenir à la disposition de la justice.

(Reproduction interdite.) (A suivre.)



LA SEMAINE CRIMINELLE DANS L'OUEST

TENTATIVE D'ASSASSINAT. — Un propriétaire de ferme faisait de reproches à deux de ses domestiques. L'un de ceux-ci prit mal ses observations. Une querelle s'ensuivit et l'un des domestiques mena son patron. Celui-ci saisi, un fusil et tira sur le domestique, qui a été grièvement atteint au ventre et à la cuisse. **SAINTE-GENÈS-SUR-LOIRE.**



ASSASSINÉ PAR DES SOLDATS. — Un jardinier, âgé de 65 ans, remontait l'escalier du Tunnel, quand deux artilleurs se jetèrent sur lui. Après l'avoir frappé à coups de poing, l'un d'eux lui donna sur la tête un terrible coup de sabre qui l'a battu sur le sol sans mouvement. Les agresseurs s'enfuirent ensuite après avoir dévalisé leur victime. **LE MANS.**

UN CRIME HORRIBLE. — A la Mairie, on a découvert, dans un puits, le cadavre d'une femme enveloppée dans un sac. La malheureuse avait été violée, étranglée et odieusement mutilée. Un bûcheron, qui avait été vu avec elle, est arrêté. Il a fait des aveux complets. **ALENÇON.**



TENTATIVE DE MEURTRE. — Au cours d'une violente discussion, un cultivateur du Tertre du Bourg a frappé sa femme d'un coup de rac à la tête. La blessure est grave. Le mari trop violent a été écroué. **PLENEUF.**

UN PARRICIDE. — On trouvait, à Saint-Denis-Daugerons, le cadavre d'un homme à demi-pu-tré, qui paraissait avoir été assassiné. L'enquête a conduit à penser que le fils de la victime, pourrait bien être l'auteur du crime. Interrogé par le juge, il a nié par la tête des aveux. **EVREUX.**



ENTRE MARI ET FEMME. — A la suite d'une scène, une femme avait mis son mari à la porte. Celui-ci revint et frappa à coups redoublés afin de se faire ouvrir. La femme se décida enfin à le laisser rentrer, non sans lui donner un coup de bâton. Mais le mari, furieux, lui porta deux coups de couteau. **NANTES.**

APRES BOIRE. — Une discussion éclata entre plusieurs ouvriers agricoles: tout ce monde était plus ou moins ivre et l'un d'eux tomba frappé d'un coup de couteau au côté gauche de la poitrine. Prestement ses camarades filèrent, l'abandonnant sur le pavé.

Le blessé fut conduit par des passants à la pharmacie voisine, où les premiers soins lui furent donnés, puis de là il fut transporté à l'hôpital où il reçut des soins éclairés. Fort heureusement la plèvre n'a pas été atteinte par la lame du couteau. **EVREUX.**



MEURTRE DE SA FEMME. — Un jardinier a été pris son fusil pour chasser les taupes qui ravageaient son jardin. Sa femme vint le rejoindre, mais son fusil s'étant engagé dans un arbuste, le coup partit. La femme du jardinier, atteinte en pleine poitrine, fut tuée sur le coup. Ils étaient mariés depuis 3 mois à peine. **CHARTRES.**

Les Détectives amateurs

Dans un de ses romans où son héros Arsène Lupin joue à la police des tours extraordinaires, M. Maurice Leblanc a mis aux prises le fameux bandit avec un élève de rhétorique, policier amateur, Isidore Bautrelet.

Isidore Bautrelet a des imitateurs. Deux inspecteurs du commissariat des Grandes-Carrières, à Paris, ont interrogé ces jours-ci un jeune homme d'une quinzaine d'années qui — atteint d'une fièvre polémique — suivait les faits et gestes d'une bande de cambrioleurs. Ce détective amateur — un instant arrêté comme complice — fit connaître qu'il était un élève de l'école Jean-Baptiste Say.

Il a formé avec plusieurs de ses camarades une sorte de petite association, un groupe, dont il est le chef, et le plus grand désir de ces jeunes gens est d'imiter Nick Carter ou Sherlock Holmes, et de faire de la police d'amateurs.

Il procède, lui aussi, par déductions et par inductions, se lance sur des pistes plus ou moins fantaisistes.

Avec ses amis, il surveille les inspecteurs de police pour approuver ou pour critiquer leur méthode. On a trouvé sur lui un petit cahier de notes sur lequel il inscrivait au crayon ses observations, et les interrogatoires qu'il faisait subir aux concierges. Il critiquait l'opération des agents, ajoutant même comment il eût opéré à leur place.

Il n'y a plus d'enfants!

UN MONSIEUR offre gratuitement de

faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

Guérison de l'alcoolisme. L'ivrognerie n'existe plus.

Un échantillon de la Poudre Coza est envoyé gratis.



Peut être donné dans du café, du thé, du lait, de la liqueur, de la bière, de l'eau ou de la nourriture, sans que le buveur ait besoin de le savoir.

Méitez-vous des contrefaçons!

La Poudre COZA produit l'effet merveilleux de dégoûter l'ivrogne de l'alcool (bière, vin, absinthe, etc.). La poudre Coza opère si silencieusement et si sûrement que la femme, la sœur ou la fille de l'intéressé peut la lui donner à son insu et sans qu'il ait jamais besoin de savoir ce qui a causé le changement.

La Poudre COZA a réconcilié des milliers de familles, sauvé des milliers d'hommes de la honte et du déshonneur et en a fait des citoyens vigoureux et des hommes d'affaires capables; elle a conduit plus d'un jeune homme sur le droit chemin du bonheur et prolongé de plusieurs années la vie de beaucoup de personnes.

La maison qui possède cette merveilleuse poudre envoie gratuitement à tous ceux qui en font la demande un livre de remerciements et un échantillon. Correspondance en français.

M. A. VILLAUME, cultivateur, à Remoncourt, par St-Dié (Vosges), écrit:

« A la suite de la quantité que j'ai reçue et que nous avons essayée, la guérison est assurée. »

« La famille entière est très heureuse de vous féliciter et de vous adresser ses plus vifs remerciements pour les services si réels que votre poudre lui a rendus. Puisse votre remède être plus répandu et contribuer à secourir bien des familles, en détressant par l'usage précieux de l'alcool. »

« Si jamais nous avons occasion de recommander l'emploi de votre préparation nous ne manquerons pas de le faire. »

« Recevez donc, Monsieur, l'assurance de ma haute considération. »

La poudre Coza est garantie inoffensive.

On trouve la poudre Coza dans toutes les pharmacies et au dépôt indiqué ci-dessous. Les pharmaciens ne donnent pas d'échantillons, mais donnent gratuitement le livre d'attestations à ceux qui se présentent à leur pharmacie. Toutes demandes par la poste sont à envoyer directement à

COZA HOUSE

76, Wardour Street, LONDRES, 2660, Angleterre

Dépôts: à Paris, 53, rue des Petits-Champs; 132, rue Lafayette; 21, faubourg Montmartre; 15, rue de Rome; 58, rue Oberkampf; 13, place du Havre. — Amiens, 124, rue de Beauvais. — Bordeaux, 8, rue Sainte-Catherine. — Le Havre, 27, rue de Normandie. — Lille, 16, Grande-Place. — Lyon, 32, rue Lanterne. — Marseille, 1, rue d'Aix. — Nancy, 10, rue Baugraff. — Nantes, 18, rue d'Orléans. — Orléans, 263, rue de Bourgogne. — Roubaix, 32, rue Neuve. — Rouen, 23, place de la Cathédrale. — Toulouse, 63, rue Malabiau. — Tours, 91, rue Colbert. — Bruxelles, 160, boulevard Anspach. — Alger, 29, rue Rovigo.

LE CHOKE-BORED EXCELSIOR

Éprouvé pour les poudres sans fumée et les poudres noires.

À TOUT LE MONDE
8 Jours à L'ESSAI sans Frais

Fabriqués à **St-Etienne**

23 CENTIMES PAR JOUR

Au Pays des bons Fusils et des Armes célèbres.



BANC D'ÉPREUVES DE ST-ETIENNE
130 Grams de plomb dans 70 Centimètres à 26 Mètres avec le canon cylindrique
UN RECORD!



LE MEILLEUR!
LE PLUS BEAU!
LE PLUS PRATIQUE! LE PLUS SÛR!

21 Mois de Crédit Toutes les garanties.

LA CHASSE!

ÉVOCATION délicieuse qui fait revivre les heures d'émotion les plus agréables et qui fait bondir le cœur d'allégresse et de joie!

La chasse! au grand air des plaines et des bois; la course folle, par monts et par vaux, avec la merveilleuse perspective de rentrer le soir, au logis, le carnier rebondissant de gibier magnifique! N'est-ce pas l'expression la plus vibrante, la plus complète, de la joie de vivre?...

Mais il faut un bon fusil! sinon la joie se change en regrets, en découragement, en colère parfois. Il faut un inséparable et fidèle compagnon sur lequel on puisse compter, avec la précision absolue, au moment psychologique...

Un bon fusil! c'est simple, c'est vite dit... mais ceux qui savent, par métier ou par expérience, vous expliqueront toutes les difficultés à vaincre pour se procurer sûrement ce qu'on appelle un bon fusil! Telle arme qui se vend 1.000, 1.200 francs et davantage, ne vaut pas telle autre qui se vend 130 ou 140 francs... dix fois moins, à peu près!

En parfaite confiance, permettez-nous, Lecteur aimable, de vous présenter le meilleur des fusils de chasse: le CHOKE-BORED EXCELSIOR fabriqué spécialement pour nous par la plus célèbre Manufacture d'Armes de Saint-Etienne (Loire).

Le CHOKE-BORED EXCELSIOR est le SEUL FUSIL de chasse parfait et en voici la DESCRIPTION TECHNIQUE

Calibre 16 ou 12 au choix. — Arme de haute précision. — Equilibre rationnel. — Fusil spécial pour poudres sans fumée, pyroxyliées J. M. & R. — Percussion centrale. — Fermeture à T^o français. — Devant de bois à démontage automatique. — Canon acier extra-fin spécial pour les poudres pyroxyliées J. M. & R. et pour toutes les poudres noires. — Canon cylindrique à droite et choke-bored à gauche. — Bronze noir de guerre, inoxydable. — Bande spéciale striée à tenon d'accrochage, s'encasturant dans la bande. — Platines fines entaillées, rebondissantes, à deux ressorts. — Bascule en acier renforcée à grandes coquilles et à perçuteurs à ressorts. — Détentes à charnières et à ressorts. — Extracteur automatique à double guide et à grand développement. — Crosse anglaise poncée. — Poignée et devant quadrillés. — Pièces finement gravées, trempées et jaspées.

Ce modèle idéal, luxueux magnifique, correspond à tous les besoins de la chasse en France. Il est le plus recommandable et son prix excessivement réduit: 147 francs, le met à la portée de chacun. Ce fusil vaut LE DOUBLE de ce prix et c'est grâce à la fabrication de 2.500 modèles semblables que nous avons pu obtenir ce prix. (Voir d'autre part les conditions extraordinaires de crédit et les Primes gratuites).

Le CHOKE-BORED EXCELSIOR a subi les essais officiels et porte sur les canons la marque de garantie de Saint-Etienne. Ces essais se font avec les poudres sans fumée pyroxyliées les plus brisantes qui donnent, au calibre 16, jusqu'à 419 kilogrammes de pression par centimètre carré! Une vitesse initiale, constatée par les

expériences de la Direction du Service des Poudres et Salpêtres, de 252,5 mètres par seconde, à 15 centimètres de la bouche du canon!

ils se font au

BANC D'ÉPREUVES

C'est dire que l'arme est SÛRE et qu'aucun accident n'est à craindre en employant les charges réglementaires.

Les détentes sont parfaites et notre système est combiné de manière à empêcher tout départ accidentel du coup.

Chacun sait que le canon de gauche n'est « choke-bored » que dans les bons fusils, ce canon est rétréci au bout et donne le coup plus serré, le plomb fait presque balie à 25 mètres et la gerbe dangereuse s'élargit beaucoup plus loin qu'avec le canon cylindrique. Avec le CHOKE-BORED EXCELSIOR (comme son nom l'indique) on tire vraiment profit de sa chasse. On est absolument certain de son coup de fusil.

Le prix de 147 FRANCS est payable avec un

CRÉDIT DE 21 MOIS

c'est-à-dire que nous expédions le fusil immédiatement et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation nous faisons encaisser sans aucuns frais pour l'acheteur la somme de 7 francs au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit 147 francs.

Nous faisons cadeau à chaque souscripteur de

Primes Gratuites et Superbes, savoir:

- 1 Fourreau rigide pour fusil démonté, fermeture à sabot, poignée mobile en cuir, porte-bretelle et porte-cadenas, entièrement cousu à la main.
- 1 Bretelle cuir 2 pièces large à l'épaule pour fusil.
- 1 Chargeur gradué 2 usages, pour poudre pyroxylée M. et pour plombs.
- 1 Extracteur excentrique, acier poli, et à 3 roulettes cuivre pour fusil percussion centrale.
- 1 Mandrin luis tourné.
- 1 Plaque à charger.
- 1 Sertisseur à ressort et à spatule, lissoir cuivre, pouvant se visser sur une table.
- 1 Baquette à nettoyer en bois dur, se dévissant en 2 pièces, avec virole porte-chiffon.

- 1 Brosse crin pour nettoyer l'intérieur des canons.
- 1 Brosse laine pour huiler.
- 1 Gratte-culasse pour nettoyer les chambres des canons.

Ces primes sont de toute beauté, elles constituent un précieux appoint pour le chasseur qui doit les payer très cher, s'il les achète séparément!

Personne n'hésitera un instant à souscrire! Chacun voudra posséder le CHOKE-BORED EXCELSIOR, le meilleur des fusils de chasse, l'arme la plus rationnelle, la plus sûre, la plus pratique, la plus belle, la meilleure, en un mot, qui ait été fabriquée en France, jusqu'ici.

Les conditions de vente sont impossibles à refuser: le fusil, les accessoires et les primes gratuites sont livrés immédiatement franco de tous frais et l'on ne paie que 7 fr. par mois jusqu'à libération du prix total, soit 147 francs.

Nous conseillons et livrons, sauf avis contraire, le calibre 16 qui est le plus pratique; toutefois, si l'acheteur le préfère et sur sa demande nous fournissons le calibre 12 qui est plus lourd et généralement employé au tir aux pigeons et à la chasse de l'arrière-saison.

L'emballage et le port sont GRATUITS.

Les quittances mensuelles sont recouvrées par la poste, SANS FRAIS.

GIRARD & BOITTE

23 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, à Paris, le Fusil de Chasse CHOKE-BORED EXCELSIOR et ses Primes gratuites comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 7 fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de 147 francs, prix total.

Fait à _____ le _____ 190__

Nom et Prénoms _____

Profession ou Qualité _____ SIGNATURE: _____

Domicile _____

Département _____

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer, veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de

GIRARD & BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS

MAGASINS DE VENTE ET D'EXPOSITION: 47, Rue d'Enghien.

MAISON DE CONFIANCE
Fondée en 1855
LA PREMIÈRE DU GENRE

Demandez

Gratis et Franco le CATALOGUE ILLUSTRÉ des Fusils de Chasse et Armes diverses.

ACHETEZ TOUS

"LISEZ-MOI"

Superbe Magazine bi-mensuel illustré

80 pages de texte.

Un supplément dramatique est renfermé dans chaque numéro.

SAGE-FEMME M^le Cl. Discretion absol. Pension. Beauté des Seins. Epilation. Obésité. — Renseignements gratuits

GOUTTES RÉGULATRICES LACROIX Envoi discret contre 5 fr. Renseignements gratuits. sous pli cacheté, sur ce TRAITEMENT PÉRIODIQUE. — Ecrire en confiance à G. LACROIX, D^oC, Pharmacien-Spécialiste de province, BRUAY (P.-A.-C.)

VICTIMES DU SORT
SI VOUS VOULEZ posséder les secrets d'amour, voir la déveine vous quitter, gagner aux jeux, loteries, détruire ou léter ses, santé, beauté et bonheur. Ecrivez à Moerys, le sorcier des Roches Noires, 16, rue de l'Echiquier, Paris, qui envoie gratuitement curieux petit livre

Concours n° 20 (8 séries).

CONCOURS DE PERSPICACITÉ

Voulez-vous, amis lecteurs, gagner les nombreux prix que nous attribuerons aux lauréats de notre nouveau concours? Nous n'en doutons pas. Pour cela il vous suffira de faire preuve d'un peu de perspicacité. Examinez avec soin tous les détails des maisons représentées dans le paysage que voici et vous répondrez facilement aux huit questions que nous allons vous poser.

Première Série

Où est la maison de THOMAS?

(Lorsque vous l'aurez trouvée, cernez-la d'un trait de crayon ou d'encre.)

Abonnements à **L'ŒIL DE LA POLICE**: FRANCE: 6 francs par an — ÉTRANGER: 8 francs par an Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite **L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABAILLE** Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50^c pour recevoir franco domicile. Adresser les demandes, 8, Rue Saint-Joseph, Paris.

L'ŒIL DE LA POLICE **CONCOURS N° 20** **CONCOURS DE PERSPICACITÉ** **BON N° 1** Conserver ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 19^e Concours **LE CONCOURS DE "L'ŒIL"**

L'ŒIL DE LA POLICE



LA MÈRE DE L'ASSASSIN



L'ASSASSIN DUCHEMIN

Henry Steimer

Paris a eu la semaine dernière une exécution capitale. C'est la première depuis dix ans.
Le garçon charcutier Duchemin qui, le 16 août 1908, assassina sa mère, boulevard...

(Lire la suite page 2.)

Le Gérant: A. CHATELAIN, Corbeil. — Imp. G. G. G.

UNE EXÉCUTION CAPITALE A PARIS